

GASTON CHOQUET  
**Les AVENTURES de COUCOU**  
AU PAYS DU SCALP GAMIN DE PARIS

# Le grand chef des Bonnets noirs



MIGNONNE BIBLIOTHÈQUE, 3, rue de Rocroy, Paris.



C45363

LES AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS  
AU PAYS DU SCALP

**Le grand Chef  
des  
Bonnets-Noirs**

PAR

**GASTON CHOQUET**



**PARIS**

**PUBLICATIONS OFFENSTADT**  
(MAISON FRANÇAISE)  
**3, RUE DE ROCROY, 3**

## INTRODUCTION

Des aventures bizarres, suites d'un pari qu'il a fait, ont conduit au Texas le jeune Parisien Marcel Coulombet. Réduit en esclavage par le féroce planteur don Rodriguez Sancha, il s'échappe, se lie d'amitié avec un digne Canadien, Thomas, que don Rodriguez a fait jadis faussement condamner. Après une foule d'aventures, où sa vie est cent fois en péril, Coucou, qui a été adopté par la tribu des Cœurs-de-Feu, rejoint avec son ami Arroonah, Thomas dont il a été séparé. Attaqués par des bandits, Thomas est tué, Coucou et son compagnon sont réduits à prendre la fuite; ils découvrent par hasard dans une grotte la statue d'Atoomou, dieu des Cœurs-de-Feu, perdue depuis longtemps, et rejoignent la tribu; accueillis d'abord avec joie, ils sont ensuite exilés sous de vagues prétextes, mais Coucou a des raisons de penser que ce n'est là qu'une feinte dont il ignore le but.

# Le Grand-Chef des Bonnets-Noirs

---

## I

### L'entrevue nocturne.

L'ingratitude est, si l'on peut dire, un vice civilisé ; il est rare que les peuples primitifs le pratiquent. Aussi, après que Coucou eût un instant réfléchi aux paroles de l'envoyé du sachem des Cœurs-de-Feu, s'avoua-t-il qu'il avait péché par trop de hâte dans son jugement.

« Que mon frère l'Oiseau-Moqueur ne se presse pas de juger sur les apparences », avait dit le Grand-Ours-Noir. Ainsi semblait-il que l'exil infligé à Coucou n'était qu'une feinte. Mais dans quel but ?

Ce fut en vain que notre héros tenta d'obtenir quelques éclaircissements : le Grand-Ours-Noir demeura muet, et même bientôt le pria de ne plus le questionner. Ils trottèrent en silence pendant plus d'une

heure et soudain, le Cœur-de-Feu dit : « Que l'Oiseau-Moqueur ouvre tout grands ses yeux, et que son ami Arroonah et lui regardent attentivement le chemin que je vais leur faire suivre, de façon à pouvoir le retrouver, même pendant la nuit. » Durant le trajet qui suivit, il indiqua lui-même à ses deux compagnons plusieurs points de repère, et, lorsqu'il fut certain qu'à part ses quatre guerriers d'escorte, nul de ses compatriotes n'était en vue, il arrêta sa monture et prit la parole à nouveau : « Mon frère l'Oiseau-Moqueur, dit-il, a l'esprit subtil, il va me comprendre. Bill-Bull, sachem de notre tribu, n'a shassé l'Oiseau-Moqueur de nos territoires que dans l'espoir d'éviter à son peuple de grands malheurs, et pour rendre service à l'Oiseau-Moqueur lui-même. Mais il ne l'a pas chassé de son cœur, et il a chargé le Grand-Ours-Noir de le lui dire... Que mon jeune frère m'écoute. Il se souvient de ce grand rocher blanchâtre, au pied duquel coule un ruisseau et que je lui ai fait remarquer tout à l'heure? — Oui, répliqua le Parisien. — Cette nuit, quand la lune disparaîtra derrière les Montagnes-de-l'Ouest, Bill-Bull sera au pied de ce rocher, et il y attendra mon frère. Mon frère y viendra-t-il? »

Coucou si peu facile qu'il fût à étonner,

se perdait dans cet imbroglio, mais il ne lui vint pas un instant la pensée de refuser. « Certainement, répliqua-t-il, j'y serai, mais...

— Bill-Bull n'a pas chassé de son cœur son fils l'Oiseau-Moqueur ». Tournant bride, le Grand-Ours-Noir s'éloigna et disparut à grande allure, laissant le Parisien et Arroonah lui-même, profondément intrigués, mais l'un et l'autre convaincus qu'il ne pouvait guère sortir de là rien que d'heureux pour eux.

Il est assez facile d'imaginer l'impatience fiévreuse avec laquelle notre gamin attendit le moment de se mettre en route pour le rendez-vous ; jamais la course du soleil à travers le ciel ne lui avait paru si lente. En vain se perdait-il en conjectures sur l'étrange ambiguïté de la conduite du sachem, sur le but que poursuivait celui-ci ; en vain cherchait-il à préciser ses souvenirs à propos de cette expression « prendre le bonnet noir » qu'avait employée l'Indien, pourtant, il avait entendu parler plusieurs fois, notamment par Thomas, d'indigènes qu'on appelait les « Bonnets-Noirs », mais il n'avait jamais eu l'idée de demander la raison de cette curieuse appellation.

L'heure tant attendue vint enfin, où Arroonah et lui se mirent en route — un

peu tôt d'ailleurs, car, lorsqu'ils arrivèrent au pied du rocher blanchâtre la lune brillait encore. — Mais ils n'attendirent pas longtemps ; bientôt l'œil de lynx d'Arroonah distingua dans la pénombre la silhouette de trois cavaliers, en l'un desquels il déclara reconnaître Bill-Bull. Et, en effet, quelques instants plus tard, le sachem mettait pied à terre à quelques pas, tandis que ses compagnons demeuraient à l'écart. Enfin, songeait Coucou, on va savoir ce qu'il a dans le ventre. Qui sait, c'est peut-être moi qui me suis fourré le doigt dans l'œil à son sujet : toutes ces histoires, ça pourrait bien être une comédie qu'il aurait jouée, mais pourquoi?... Comprends pas du tout ; pour quelqu'un comme moi qui se croyait un roublard, c'est un peu vexant, mais c'est comme ça ». Se tenant sur la défensive, il ne prononça pas un mot, se contentant de s'accroupir sur le sol à l'exemple du grand chef, Arroonah s'installa derrière lui.

Comme d'habitude, la conversation débuta, si l'on peut dire ainsi, par un long silence ; enfin Bill-Bull se décida à parler.

« Il y a bien des lunes et bien des années que Bill-Bull, sachem des Cœurs-de-Feu, est venu au monde, depuis cette époque, il a vu et entendu bien des choses, et il a souvent réfléchi sur ce qu'il a vu et entendu.

Ainsi a-t-il reconnu que la force ne suffit pas, si l'on n'y joint la ruse : quand le chasseur veut abattre un daim, il faut non seulement qu'il sache diriger sa balle, mais encore qu'il soit assez habile pour s'approcher à portée de sa proie ; ainsi seulement réussit-il à conquérir celle-ci en même temps qu'il épargne sa poudre et son plomb... Je veux raconter une chose à mon fils l'Oiseau-Moqueur. De tout temps, les sachems des Cœurs-de-Feu ont eu sur leurs guerriers une autorité absolue, et leurs guerriers l'ont toujours acceptée sans murmures ; seuls de toute la tribu, les sorciers, parfois, ont essayé de s'y dérober, et même d'y substituer la leur. C'est pourquoi Sit-Mango, le grand-prêtre a supporté impatiemment le retour d'Attoomou dans le temple, parce que ce n'était pas lui qui l'y ramenait. Il a donc suscité à ce sujet une querelle à Bill-Bull, et il en a trouvé l'occasion dans la présence de l'Oiseau-Moqueur qui est un blanc, parmi les Cœurs-de-Feu. De là, ses prédictions et ses perfides insinuations fondées sur la catastrophe de la montagne et sur l'approche des blancs à la recherche de nouvelles mines d'argent... Si Bill-Bull l'avait voulu, il aurait pu ne tenir aucun compte des paroles de Sit-Mango, mais il a préféré paraître, aux yeux du plus

grand nombre de ses sujets, les écouter avec respect, et chasser l'Oiseau-Moqueur.

Coucou écoutait avec surprise. Le sachem n'était plus le même homme ; nulle solennité, nul apparat dans ses paroles ; c'était avec un sourire ironique qu'il parlait du grand-prêtre, et même, horreur ! d'Atoomou, le dieu vénétré, et le Parisien commençait à se demander si au fond, le grand-chef des Cœurs-de-Feu n'était pas un homme beaucoup plus intelligent et plus malin qu'il ne l'avait imaginé. Il n'en écouta que plus passionnément ce qui suivit : « Depuis longtemps déjà, continua le sachem, Bill-Bull savait que des blancs, dont les principaux se nomment Rodriguez Sancha, Luis Perdrillo, Angel Ruiz, méditaient de pousser une expédition jusqu'aux territoires de sa tribu, à la tête de nombreux guerriers, et il a reçu, voici deux lunes, la visite d'un de leurs envoyés, chargé en leur nom et en celui du gouverneur du Texas, de lui faire connaître que cette expédition allait se mettre en marche et que, si les Cœurs-de-Feu résistaient, ils seraient chassés par la force, du sol qu'ont cultifié leurs pères et où reposent les ossements de leurs ancêtres... Les Cœurs-de-Feu ne craignent pas les blancs ; pourtant ils ne leur disputeront pas le passage, et ils se retireront

dans la montagne ; ils savent du reste que, s'ils engageaient la lutte, d'autres blancs et d'autres et d'autres encore, viendraient au secours des premiers ; c'est ainsi que successivement les tribus de la côte, puis celles de l'intérieur ont été dépossédées et vaincues. Les Cœurs-de-Feu ne résisteront donc pas, mais il ne renoncent pas à rentrer en possession de leurs territoires ; seuls, ils ne pourraient les reconquérir, mais ils auront des alliés — que mon fils m'écoute avec attention — *des alliés qui ne seront pas des hommes rouges.* »

L'étonnement de notre Parisien allait croissant, et le dernier membre de phrase le porta à son comble. De moins en moins, il comprenait, mais la lumière, incomplète encore pourtant, ne tarda pas à se faire : « Or, il faut, poursuivit Bill-Bull, que ces alliés aient occasion d'intervenir, qu'ils aient un motif de se mêler à la querelle ; pour cela, il est nécessaire que les envahisseurs ne puissent pas dire que personne ne les a combattus. Et d'un autre côté, Bill-Bull veut épargner à son peuple les ruines que la guerre entraîne avec elle. Que ferait mon fils l'Oiseau-Moqueur s'il était le sachem des Cœurs-de-Feu ? »

Avouons-le, pour une fois, le Parisien était complètement dérouté, d'autant plus que jamais il n'eût supposé le grand

chef capable de combinaisons aussi machiavéliques. Aussi, se borna-t-il à déclarer vaguement qu'il n'en savait rien, et que pareille question mériterait d'abord réflexion. « Je vais donc, reprit le sachem avec un demi-sourire, répondre à la place de mon fils. Sait-il ce qu'on appelle dans la Prairie les Bonnets-Noirs? — Pas du tout, répliqua le gamin. — Les Bonnets-Noirs sont des Cœurs-de-Feu qui, soit volontairement, soit parce qu'ils en ont été chassés, ont abandonné leur tribu, sans espoir de retour. Il en existe toujours quelques-unes qui, isolément ou par petits troupes, courrent la Prairie ; ils n'appartiennent à aucun peuple, ils n'ont ni famille, ni lois, ni village, ils errent au gré de leur volonté ; et comme ils n'ont à perdre que leur vie, ce qui pour un Cœur-de-Feu est peu de chose, ils sèment partout la terreur, et seuls, les blancs en nombre osent leur résister. Ils gardent leurs costumes et leurs armes, mais à la place de nos bonnets en peau de castor, ils portent des bonnets de peau noire ; de là vient leur nom... Que mon fils ouvre ses oreilles maintenant, et son esprit : cette nuit, soixante de mes jeunes hommes vont quitter nos villages et prendre le bonnet noir ; si mon fils le veut, ils viendront le rejoindre et il sera leur sachem. »

Coucou ouvrait non seulement ses oreilles et son esprit mais encore de grands yeux et une large bouche, ce qui, dans tous les pays, témoigne d'une surprise poussée à l'extrême. Après un instant de silence, il secoua la tête et répondit : « Décidément, l'Oiseau-Moqueur n'est qu'une buse. Il ne pige... non, il ne comprend goutte à tout ça. Et à supposer qu'il devienne leur sachem, qu'est-ce qu'il arrivera ensuite ? »

## II

### Le Sachem des « Bonnets-Noirs. »

« Ce qui arrivera ensuite, répliqua Bill-Bull avec une animation peu ordinaire, mon fils va le comprendre. Ces soixante guerriers ont été choisis et désignés par Bill-Bull lui-même ; d'eux tous, il est sûr, et il sait que, même attachés au poteau du supplice, ils ne diront pas ce qu'il leur a ordonné de taire. Mais aux yeux de tous, ils seront censés avoir quitté leur tribu parce qu'ils se refusaient à subir la volonté des blancs, parce qu'ils se refusaient à leur céder sans lutte le territoire de leurs pères : et comme aucun des chefs des Cœurs-de-Feu n'aura voulu

les accompagner, ils auront choisi pour leur sachem l'Oiseau-Moqueur, parce que c'est lui qui a rendu Atoomou à la vénération de ses fils rouges. A leur tête l'Oiseau-Moqueur fera ce qu'il voudra. Il déclarera la guerre non pas à tous les blancs, mais à ceux qui viennent ici nous déposséder, qui sont tous de mauvais blancs, et dont le chef, Rodriguez Sancha se trouve être son ennemi : il luttera contre eux, et ainsi il vengera Thomas Balle-Sûre et se vengera lui-même... Et un jour luira où quelqu'un paraîtra et dira : « Le sang a assez coulé dans la Prairie et au pied des Montagnes-de-l'Ouest ; je veux qu'il cesse de couler. » Et comme il ne cessera pas, celui-là fera avancer ses soldats, il chassera, aidé cette fois par tous les Cœurs-de-Feu, les mauvais blancs, et il rendra à notre tribu ses terres et sa puissance. — Mais, cria Coucou, qui donc sera celui-là ? — Le Grand-père de Washington, quand il jugera l'instant venu. »

Cette fois, le gamin comprenait. Déjà, il avait ouï parler des visées des États-Unis sur le Texas et il n'avait pas manqué de vaguement les évoquer lorsqu'il s'était trouvé en présence du colonel Lake-Evans. La chose, maintenant, se précisait étrangement et pouvait se résumer ainsi : Bill-Bull ne voulant pas lancer son peuple

dans une guerre contre les Mexicains, le chargeait lui, Coucou, à la tête d'un certain nombre de ses guerriers qui seraient censés être des espèces d'outlaws, et par suite ne plus faire partie de la tribu, d'entretenir une agitation qui, à un certain moment, fournirait aux soldats du « Grand-Père de Washington » (le Président de la République des États-Unis), l'occasion de franchir la frontière, soi-disant pour rétablir l'ordre. Alors, certain du succès, Bill-Bull joindrait ses forces à celles des envahisseurs qui, pour le récompenser de son concours, lui rendraient le territoire que Rodriguez et consorts, avec l'assentiment du gouverneur mexicain du Texas, lui auraient enlevé...

La tête dans ses mains, les yeux grands ouverts dans l'ombre, Coucou, réfléchissait à la fois à sa bizarre destinée et à l'inattendue proposition. « Je veux bien, pensait-il, être changé en singe avec une queue de trois mètres cinquante de long, si jamais je me serais attendu à une histoire aussi biscornue. Oh ! ce n'est pas que ce soit bête, c'est même bien inventé, ma foi, et je parierais bien que le fameux colonel Chose y est bien pour un peu. Mais moi, moi, qu'est-ce que je viens faire là dedans ? Moi, un Parigot de la rue des Martyrs, devenir chef d'Indiens, et quels

Indiens? Des espèces de proscrits, des brigands, des... des je ne sais pas quoi... des Bonnets-Noirs! Et ça pour le compte du Grand-Père de Washington!... Non, vrai, je vous demande s'il n'y a pas de quoi en rester abruti pour le reste de ses jours et même plus longtemps, de voir des choses pareilles! — Mon fils, fit Bill-Bull interrompant ses réflexions, m'a bien compris, il conduira ses guerriers où il voudra, tous lui obéiront sans une récrimination et se feront tuer sur un signe de lui, parce que leur sachem le leur a ordonné; je connais mon fils l'Oiseau-Moqueur, bien que le premier jour où je l'ai vu ne soit pas loin de nous, et je sais que les jeunes hommes qu'il commandera feront parler d'eux dans la Prairie».

Brusquement Coucou se redressa. Son imagination enfiévrée lui montrait déjà des tableaux extraordinaires; il se voyait à la tête de ses soixante cavaliers dans l'immense plaine texienne, devenant la terreur de la sinistre bande de ces planteurs dont la fortune — pour nombre d'entre eux tout au moins — parfois sortie du crime, était faite des souffrances sans nom de leurs infortunés esclaves; il se voyait secourant les faibles et les humbles, accourant comme la foudre pour empêcher les injustices et les cruautés; il se voyait

vengeant et réhabilitant Thomas le Canadien et rendant leur fortune à Pauline et à son frère. Et puis n'était-ce pas « emballant » de songer que, lui, un gamin de quinze ans, il allait jouer un rôle capital dans une affaire de haute politique, où se décideraient les destinées d'une contrée beaucoup plus grande que la France?

« Eh bien ! oui, s'écria-t-il, je marche ! Envoyez-moi vos bonshommes et je vous fiche mon billet qu'ils ne s'ennuieront pas avec moi... » Il aurait continué longtemps si Bill-Bull n'avait, mieux que lui, connu le prix du temps. Il l'interrompit. « Bien, Mais il est encore des choses qu'il doit savoir : qu'il ouvre à nouveau ses oreilles... Quelqu'un devait venir au pays des Cœurs-de-Feu pour parler à leur sachem, quelqu'un qui y est déjà venu deux fois ; mon fils le connaît, il s'appelle le colonel Lake-Evans. Mais il a envoyé à Bill-Bull un courrier pour lui faire savoir qu'il était obligé de retarder son voyage, et qu'il désirait que Bill-Bull, son ami, lui envoyât un de ses « tottems » à qui il pût se confier : c'est l'Oiseau-Moqueur qui sera ce « totem », le colonel en sera prévenu à l'avance et attendra mon fils — qu'il retienne bien ce nom — auprès d'un village qui s'appelle Pilcomayos sur la rivière Brazos, et qui est habité par des

trappeurs blancs et des Indiens ; mes guerriers le connaissent. Il faudra que l'Oiseau-Moqueur y soit rendu avant la nouvelle lune ; c'est-à-dire avant dix jours...

— C'est bien ce que je pensais, murmura Coucou, ce colonel est dans l'affaire. Tant mieux, il a une tête qui me revient, ce bonhomme, sans compter que sans lui... hum ! je crois qu'Arroonah et moi nous serions en train de galoper sur les territoires de chasse de nos ancêtres à l'heure qu'il est, autrement dit de manger les carottes par la racine. Mais écoutons le « singe » (patron, chef), il n'a pas fini de jaboter ».

Bill-Bull, en effet, méthodiquement, donna encore à Coucou un certain nombre de renseignements sur les hommes dont il lui déferait le commandement, sur leurs qualités et leurs défauts, lui désignant les plus braves et les plus intelligents d'entre eux. Il expliqua comment tous deux pourraient correspondre ensemble, lui indiqua plusieurs cachettes où étaient déposées des armes et des munitions et où la troupe des « outlaws » aurait faculté de s'approvisionner : il lui fournit encore de précieuses indications sur les diverses tribus indiennes du Texas, désignant celles dont — leurs chefs étant prévenus à l'avance — Coucou pourrait escompter l'appui

celles dont il devait se méfier, celles qui étaient franchement hostiles. Finalement, il appela un de ses compagnons qui lui remit un paquet enveloppé dans un morceau d'étoffe, et de ce paquet tira cinq objets : d'abord deux bonnets noirs en peau d'ours et sans nul ornement, un pour le Parisien, un pour Arroonah; ensuite une ceinture, évidemment de fabrication américaine et munie de poches en cuir, semblable à celles dont les voyageurs se servaient à cette époque pour dissimuler leur argent, et enfin deux larges bracelets d'or. Sur son ordre, ceux-ci furent passés et, au moyen d'un ingénieux système de ressorts intérieurs, solidement fixés à chacun des poignets de notre Parisien : c'était l'insigne de sa nouvelle dignité de sachem des Bonnets-Noirs. La ceinture contenait un total de 250 pesos en or et en argent (1 250 francs) destinés à parer aux besoins éventuels de la troupe. Quant aux deux bonnets, ils remplacèrent sur la tête des deux amis, les élégantes toques qui les avaient couvertes jusqu'alors.

Ensuite Bill-Bull se recula de quelques pas et il considéra longtemps les deux jeunes gens sans qu'une parole s'échappât de sa bouche, puis, redevenu solennel, il dit : « L'Oiseau-Moqueur est le sachem des Bonnets-Noirs, Arroonah est son

tottem. Demain, au lever du jour, mes jeunes hommes seront ici : que le Grand-Esprit protège l'Oiseau-Moqueur, Arroonah et mes jeunes hommes, qu'il les fasse braves comme le buffalo de la plaine, agiles comme la panthère des forêts, forts comme l'ours des montagnes, subtils comme le renard de la Prairie. Ainsi parle Bill-Bull, sachem des Cœurs-de-Feu. — Qu'il soit fait ainsi, répliquèrent ensemble Coucou et Arroonah ». Sans qu'aucun autre propos eût été échangé, le grand-chef s'éloigna, sauta à cheval, et disparut dans la nuit avec son escorte.

### III

#### Déclaration de guerre.

Il n'est peut-être pas de spectacle au monde, dont la majesté égale celle de la Prairie américaine par une nuit étoilée, alors que la faible clarté émanée du ciel pur est trop faible pour que l'œil s'arrête aux menus accidents du sol, et qu'elle suffit pourtant à laisser deviner la vaste étendue de la plaine mamelonnée où règne un silence à peu près absolu, où rien, parfois à dix lieues à la ronde, ne décèle la présence de créatures humaines.

Pourtant, ce soir-là, — c'était le quatrième qui suivait celui où le sachem Bill-Bull avait eu avec Coucou la décisive conversation que nous avons rapportée, — le coin de la Prairie où nous conduisons le lecteur était habité. Il était situé à huit lieues environ de San-Pedro, à la limite où au terrain plat commence à succéder le pays des collines annonçant la proximité des premiers contreforts des Montagnes Rocheuses ; plusieurs feux brillaient piquant de taches jaunes l'obscurité que ne dispersait nul rayon de lune, et, autour de ces feux, une trentaine d'Indiens, deminués, couverts de peintures de guerre révélant qu'ils appartenaient à la tribu sauvage des Kioways, étaient étendus ou accroupis, leurs armes à portée de leurs mains. Des sentinelles devaient veiller alentour, car, de temps à autre, quelques-uns des guerriers s'éloignaient sans bruit, que bientôt d'autres venaient remplacer autour des foyers. Des chevaux étaient entravés à quelque distance.

Il était à peu près onze heures, lorsque plusieurs des Indiens, dressant la tête, parurent s'arracher à leur quiétude somnolente pour jeter autour d'eux des regards investigateurs et surpris ; sans doute de légers bruits avaient-ils frappé leurs oreilles subtiles, mais comme tout paraissait

sait calme, ils ne tardèrent pas à s'endormir à nouveau. Ce ne fut pas pour longtemps, car, soudain, tous se dressèrent d'un même mouvement, et empoignant leurs armes, se mirent sur la défensive avec la rapidité de gens habitués à ce genre d'alerte ; puis un murmure où il y avait de l'effroi courut parmi eux : à moins de cent pas, des ombres, qui étaient évidemment celles d'hommes à cheval, venaient de surgir d'un pli de terrain, et se dirigeaient vers eux. Et, chose incompréhensible, nulle des sentinelles ne poussait le moindre cri d'alarme.

Avant que les Peaux-Rouges, hésitants et troublés, eussent pris une décision, une lueur brilla, et presque aussitôt une torche ; puis deux, puis trois, illuminèrent la nuit de blanches et éclatantes lumières, brusquement les Kioways se serrèrent les uns contre les autres, et trente voix prononcèrent tout bas ces mots sans doute redoutable : « Les Bonnets-Noirs ! » Pas une flèche ne fut décochée, pas un tomahawk ne fut brandi, chacun demeurait immobile et glacé attendant et regardant. Une quarantaine de cavaliers sur une seule ligne, s'avançaient ; on distinguait déjà leurs costumes mi-civilisés, mi-indiens, et sur leurs têtes, le « bonnet noir » qui, apparemment, leur valait leur nom. Ils

progressaient lentement, au pas, leurs carabines en bandoulière et leurs pistolets à la ceinture, en gens sûrs qu'on n'osera pas leur résister, et à dix pas en avant, leur chef, faisait caracoler sa splendide monture noire, comme d'ailleurs, toutes celles de ses hommes sans aucune exception. Sur un signe qu'il fit, sa troupe s'arrêta, et, seul, calme, impassible, le poing sur la hanche, il continua sa marche, jusqu'à vingt mètres environ du groupe des Kioways. A ce moment ceux-ci le virent nettement, à la lueur de leurs feux : c'était presque un enfant, de taille plutôt petite, aux membres frêles et nerveux, aux yeux pétillants d'audace et d'intelligence dans son visage d'un brun à peine rougeâtre. Après avoir un moment considéré avec un demi-sourire les sauvages qui serraient nerveusement leurs armes sans se résoudre à s'en servir, il se décida à rompre le silence à peu près complet qui avait régné depuis le début de cette scène impressionnante.

Que le Grand-Esprit soit avec mes frères, dit-il gravement d'une voix un peu faible, mais claire et distincte, et qu'il écarte de leurs wigwams, d'eux-mêmes et de leurs fils les mauvais génies, ennemis des hommes rouges. Mes frères savent-ils le nom de celui qui leur parle ? » Après

quelques instants d'hésitation, un guerrier Kioway, de haute taille, fit deux ou trois pas, et répliqua : « Celui-là est l'Oiseau-Moqueur, et ceux-là (il désignait les guerriers immobiles) sont les Bonnets-Noirs, de la tribu des Cœurs-de-Feu. — Comment mon frère sait-il cela ? — Unca-Hill le sait. Il se trouvait aux wigwams de pierre de celui que les blancs appellent Rodriguez Sancha, quand l'Oiseau-Moqueur s'en échappa par la menace d'engloutir ces wigwams, et les blancs, et les rouges, et lui-même, dans une mer de flammes : ainsi a-t-il connu l'Oiseau-Moqueur. Et tous les guerriers, quelle que soit la couleur de leur peau qui courent par la Prairie, savent depuis une lune que les jeunes hommes des Cœurs-de-Feu se refusent de recevoir sur leurs territoires les Visages-Pâles qui veulent s'y installer pour y rechercher des métaux brillants ; ainsi Unca-Hill a-t-il compris que ces jeunes hommes avaient quitté leur tribu pour prendre le bonnet noir, et sans doute ont-ils choisi l'Oiseau-Moqueur pour leur sachem. — Si la flèche de mon frère Unca-Hill, approuva le chef des cavaliers, est aussi sûre que son esprit est pénétrant et sagace, elle ne doit jamais manquer le daim qu'il convoite ni l'ennemi qu'il combat. Que mon frère assemble auprès de

lui cinq de ses compagnons : autant leurs mains et les siennes à lui comptent de doigts, autant de jeunes hommes des Cœurs-de-Feu ont pris le bonnet noir, et l'Oiseau-Moqueur est leur sachem... Maintenant que les guerriers qui m'écou-tent, frères d'Unca-Hill, posent leurs armes et attendent ».

Il y eut parmi les Kioways une indéci-sion anxieuse : obéir à la sommation n'était-ce pas se livrer pieds et poings liés, sans nulle défense possible à leurs adversaires ? A voix basse, ils se concer-tèrent un instant, puis sur l'avis d'Unca-Hill, se résolurent à obéir. Alors, le chef des Bonnets-Noirs, approcha de ses lèvres un petit instrument d'où il tira à deux reprises un son rappelant celui de la grande chouette des forêts ; une mi-nute à peine s'écoula, puis des ombres nouvelles s'approchèrent, en lesquelles les Kioways reconnurent leurs sentinelles ; elles étaient libres de tous liens et pour-vues de leurs armes, et silencieusement, vinrent se ranger à côté de leurs com-patriotes. « Mes frères voient, reprit le Cœur-de-Feu. Les Bonnets-Noirs ont laissé la vie aux guerriers qui gardaient le camp, se contentant de les mettre dans l'impossibilité de donner l'alarme. Mes frères ont-ils entendu un cri, un appel ?

Non, aucun cri, aucun appel n'a traversé les airs ; les guerriers Kioways, pourtant, ont l'œil perçant et l'oreille fine, mais les Bonnets-Noirs font moins de bruit quand ils se glissent parmi les arbres et les herbes que n'en fait l'hirondelle dans son vol rapide à travers les airs, ils ont la souplesse du serpent, la ruse du renard, la force du buffalo, le courage de la panthère ; c'est pourquoi ils sont les fils favoris du Grand-Esprit... — Que veut l'Oiseau-Moqueur ? interrompit Unca-Hill, visiblement impatienté. Les Kioways aussi sont forts et intrépides, leurs villages sont nombreux et peuplés de guerriers dont la flèche vaut la balle des Cœurs-de-Feu. Pourquoi l'Oiseau-Moqueur est-il venu troubler ceux qui dormaient autour de leurs feux ? — Mon frère Unca-Hill veut savoir ? prononça le sachem d'une voix sombre. Il saura. »

Il se retourna vers l'un de ses hommes et prononça tout bas quelques mots. Le Bonnet-Noir interpellé tira de son sac deux minces fagots de brindilles tout préparés et sauta à terre, puis avec son couteau, il fit une incision dans le flanc de son propre cheval et tandis que plusieurs de ses compagnons maintenaient la bête hennissante, il fit couler le sang sur les deux extrémités des fagots de façon

qu'elles fussent teintes en rouge. Aussitôt, il appliqua sur la blessure une sorte d'emplâtre qu'il avait également pris dans son sac et qui, comme par enchantement, calma l'animal affolé. « Ainsi, dit gravement le sachem en s'avançant vers les Kioways, pendant des soleils et des lunes, l'herbe des prairies et les feuilles des arbres couvrent la surface du sol de leur manteau verdoyant ; puis la guerre survient et l'herbe comme les feuilles sont éclaboussées par le sang des combattants. Vous avez vu, ô hommes, ces branches ; elles étaient vertes encore quand elles parurent tout d'abord à vos yeux ; maintenant elles sont tachées de sang. » Il reçut les deux fagots des mains du guerrier Cœur-de-Feu et en jeta un aux pieds d'Unca-Hill : « Celui-ci, déclara-t-il, est pour Rodriguez Sancha et ses amis blancs. Celui-ci, continua-t-il, en jetant de même le second, est pour Rodriguez Sancha et ses amis rouges, les Kioways... Mon frère Unca-Hill me comprend-il ? — Wagh ! cria le chef des sauvages en ramassant son tomahawk et le brandissant d'un air de défi. Unca-Hill comprend et il portera à Rodriguez Sancha et aux villages des Kioways les deux fagots teints de sang. Que les Bonnets-Noirs préparent leurs âmes et leurs corps, qu'ils se répètent

entre eux leurs chansons de mort, car bientôt, attachés au poteau du supplice ils auront à montrer si leurs cœurs sont aussi vaillants que la langue de leur sachem est agile. Malheur sur eux ! — Que mon frère Unca-Hill, répondit seulement le sachem, fasse diligence pour prévenir ses amis que les Bonnets-Noirs sont sur le sentier de la guerre ; ce n'est pas quand la foudre est tombée qu'il faut penser à se préserver de l'orage. »

Sans rien ajouter, il fit tourner son cheval et prenant la tête de sa troupe, se lança au petit trot dans la direction d'où il était venu. Impassibles en apparence, les Kioways les regardèrent disparaître peu à peu dans la nuit ; quand ils furent devenus invisibles chacun s'installa à nouveau autour du feu sans prononcer un mot, cependant que Unca-Hill serrait précieusement dans son sac, après les avoir enveloppés dans des feuilles, les deux emblèmes de discorde.

Cette cérémonie nocturne, que nous avons rapportée tout au long parce qu'elle marquait les débuts de notre ami Coucou, dit l'Oiseau-Moqueur, sachem des « Bonnets-Noirs des Cœurs-de-Feu », comme chef de partisans, n'était en effet rien de moins qu'une déclaration de guerre suivant les règles, adressée à don Rodriguez

Sancha, à ses nombreux auxiliaires blancs et à la redoutable tribu des Kioways...

## IV

### Les promeneurs nocturnes.

Les feux des Kioways avaient disparu, masqués par les plis du terrain. En tête de sa troupe, Coucou trottait fièrement, son ami Arroonah auprès de lui, ses cavaliers rangés par quatre ou cinq derrière lui. Après quelques instants de réflexion, il dit : « Voyons, c'est bien tout, y en'a plus ? Approchez-vous, ceux qui veulent des petits bouts de bois trempés dans le sang d'un zèbre. Réfléchissez, Arroonah, à qui pourrions-nous bien déclarer la guerre maintenant ? — L'Oiseau-Moqueur se moque... comme toujours. Croit-il qu'ils ne sont pas encore assez nombreux, ceux qui désormais vont s'acharner à sa perte ? — Justement, puisqu'il y en a déjà tant, dix mille de plus ou dix mille de moins, ça ne se connaîtra pas dans le tas. Vous n'allez pas recommencer comme dans le temps, hein, à vous lamenter pour rien du tout, et à vous croire dans la marmelade parce que ça a l'air de chauffer ? »

Coucou était tout joyeux et, parfois, il se

retournait pour jeter un regard enchanté sur les Cœurs-de-Feu qui le suivaient. Incontestablement, c'étaient de beaux soldats, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, minces, nerveux, bien en selle, parfaitement montés, équipés, armés, que Bill-Bull lui avait confiés là. Tout d'abord, il n'avait pas été sans appréhension sur la façon dont ils accueillerait des ordres de lui, un enfant encore et d'une autre race que la leur. Mais les choses s'étaient passées le mieux du monde. En arrivant, le matin à l'heure dite, le chef des nouveaux « Bonnets-Noirs » arrêtant son cheval devant le gamin avait tenu le langage suivant : « Les hommes rouges sont là, ainsi que le leur commanda Bill-Bull, sachem de leur tribu, et ils sont prêts à suivre l'Oiseau-Moqueur et à exécuter ses ordres. Que l'Oiseau-Moqueur parle ; le Grand-Esprit a mis dans sa jeune tête plus de sagesse que dans celle de bien des guerriers aux cheveux blancs : le renard le plus adroit n'a pas à sa disposition plus de ruses qu'il ne sait en inventer pour glisser aux mains de ses ennemis comme l'anguille entre celles du pêcheur ; la panthère la plus intrépide n'est pas plus brave que lui devant le danger ; il se rit des balles et des flèches comme des tomahawks et des

lances de guerre ; et il est l'enfant chéri de Manitou (autre nom du Grand-Esprit), puisque Manitou l'a choisi pour rendre à ses fils les Cœurs-de-Feu l'image vénérée d'Atoomou. C'est pourquoi les Cœurs-de-Feu, devenus Bonnets-Noirs pour obéir à leur sachem et détourner de leur tribu les malheurs qui la menacent, obéiront à l'Oiseau-Moqueur. Qu'il les emmène dans les airs puisqu'il sait si bien y voler, sous terre puisqu'il a su braver les génies qui y résident, ou bien à la surface du sol où ont coutume de vivre les hommes, partout il les verra fidèles et vaillants. Ainsi parle Lenapua, jeune guerrier des Cœurs-de-Feu. — Ça, s'exclama joyeusement Coucou, ça s'appelle un « laïus » au moins ! Compliments, vieux frère, vous avez une « tapette » qui n'est pas dans une valise, vous ! Savez-vous qu'un peu plus, vous alliez me faire rougir, avec cette énumération de mes qualités ! Et dire que le patron, quand j'étais apprenti, prétendait qu'on ne ferait jamais rien de moi !... Bon, maintenant la connaissance est faite ; à nous soixante-deux, on va faire soixante-deux copains, qui vont s'entendre comme soixante-deux doigts d'une même main. Et gare à ceux qui nous regarderont de travers : qu'est-ce qu'ils prendront pour leur rhume, ceux-là ! »

Un peu ahuris de cette allocution d'un style si peu habituel, les Cœurs-de-Feu n'en répondirent pas moins, très graves, par le « Haugh » traditionnel, puis on se mit en marche. Pendant les jours qui suivirent, Coucou s'occupa d'organiser sa petite armée. Il la répartit en six pelotons, composés chacun de neuf hommes dont l'un exerçait les fonctions de wagga, ou chef. Les six guerriers restant, formèrent avec Arroonah son escorte personnelle. Il eut de longs entretiens avec Lenapua, que Bill-Bull lui avait désigné comme fort avisé et intelligent ; de lui, il apprit nombre de détails fort intéressants, et sur ses indications, il envoya dans diverses directions des patrouilles destinées à vérifier certains renseignements. Ce fut ainsi qu'il avait connu la présence du parti de Kioways qu'il avait si habilement surpris en dépit des sentinelles ; ce parti précédait un convoi important destiné à stationner à San-Pedro en attendant l'arrivée des renforts amenés par don Rodriguez lui-même, et transportant tout ce qui serait plus tard nécessaire pour la recherche et l'exploitation de mines que l'on espérait découvrir.

Ces courtes explications étant terminées, nous allons de nouveau suivre notre jeune héros dans ses pérégrinations aventu-

reuses. Outre le but que lui avait assigné le sachem, il en avait bien d'autres à poursuivre, s'en aller quérir Pauline et la conduire en sûreté, délivrer le capitaine Carbougnat,achever la punition, déjà en fort bonne voie, des assassins de Thomas, établir l'innocence de celui-ci dans le massacre de la famille Leclercq et obliger les véritables coupables à rendre gorge, élucider l'affaire du trésor des Toltèques. Plus d'un autre aurait été effrayé d'une pareille tâche, mais il ne s'en émouvait pas : quand on aurait fini d'un côté, on commencerait de l'autre, pas vrai ? Ayant mûrement réfléchi, le soir, auprès des feux de bivouac, il s'était arrêté au plan suivant, frapper d'abord un coup décisif et rapide qui obligeât don Rodriguez à renoncer pour un temps à ses projets (ce qui donnerait aux Cœurs-de-Feu le temps d'évacuer tranquillement leurs villages et de se réfugier dans la montagne), puis rejoindre le colonel Lake Evans, ensuite s'occuper de Pauline. Son intention était que, pendant le temps qu'il emploierait à rendre visite au colonel et à mener la fillette en lieu sûr, les Bonnets-Noirs ne fissent plus parler d'eux, disparussent en une espèce de mystère plein de menaces ; leur rentrée en scène ultérieure n'en produirait que plus d'impression.

Après avoir trotté pendant trois heures environ dans la Prairie, sans avoir rien aperçu d'intéressant qu'un feu lointain dont elle ne s'inquiéta pas, la troupe fit halte en un bois situé sur une colline d'où, en plein jour, on distinguait au loin la plaine, et les guerriers établirent leur camp d'ailleurs vite installé ; les chevaux furent déharnachés et entravés, on leur donna leur pitance, puis, autour de quelques feux soigneusement dissimulés, les Indiens s'étendirent, leurs armes prêtes, après qu'on eût placé une dizaine de sentinelles.

Une heure plus tard, trois groupes de cavaliers, composés chacun de quatre hommes, se mettaient en selle et, munis des instructions de Coucou, disparaissaient isolément, mais tous trois dans la même direction.

Ensuite notre Parisien vint s'étendre entre Lenapua et Arroonah devant le feu, et s'y endormait bientôt.

Son somme ne dura pas longtemps ; un léger brouhaha le réveilla au moment précis où Lenapua allait le secouer. « Qu'est-ce qu'il y a encore ? grogna-t-il. Je faisais pourtant un rêve bien rigolo : j'étais devenu, je ne sais pas comment par exemple, marchand de marrons sur la place Pigalle et voilà que tout d'un coup,

je vois arriver le señor Rodriguez — qu'est-ce qu'il faisait là, je n'en sais rien non plus. — Il me cherchait probablement et aussitôt qu'il m'eût vu, il me dit : « Ah ! vous êtes marchand de marrons, maintenant, vilain garnement. Eh bien ! je vais vous en fournir, moi, des marrons de quoi suffire à votre commerce pendant plusieurs années ! » Et il se met à m'abrutir de coups de pied et de coups de poing... Nino et une demi-douzaine de ses acolytes arrivent aussi, et me tombent dessus comme la pauvreté sur le monde ; pour sûr qu'il en pleuvait des marrons ! Et alors voilà que... — Mon frère l'Oiseau-Moqueur, interrompit Lenapua, dit là des choses que je ne comprends pas ; il ne sait pas que les sentinelles signalent l'approche de deux hommes. — C'est vrai, je ne pensais plus... Deux seulement ! Pas la peine de se faire de la bile. — Qu'ordonne mon frère ? »

Coucou réfléchit une seconde. « S'ils ne se sont pas aperçus de notre présence, il n'y a qu'à les laisser filer. S'ils nous découvrent au contraire, qu'on s'empare d'eux et qu'on les amène ». Silencieux comme des belettes se glissant dans les herbes, Lenapua et cinq guerriers disparaissent vers la lisière du bois et quelques minutes s'écoulèrent. Soudain on entendit

quelques brèves exclamations, un coup de feu, un bruit de lutte assez prolongé et, enfin, les guerriers reparurent, traînant deux hommes ficelés au moyen de lassos et bâillonnés, et dont l'un se tenait fort tranquille, tandis que l'autre se débattait avec une telle vigueur que, tout ligoté qu'il fût, quatre Indiens avaient peine à le maîtriser. Deux guerriers tenaient en mains les chevaux des captifs.

« Ce sont des blancs, dit Lenapua. L'un d'eux, le plus âgé, est un démon qui a failli tuer mon frère le Chien-qui-court. — Pas commode, le monsieur, opina Coucou. Enlevez-leur toutes leurs armes ainsi que leurs bâillons et approchez-les de ma Majesté, qu'elle les interroge ». L'ordre fut exécuté ; aussitôt l'un des prisonniers — celui qui n'était « pas commode » — prit violemment la parole. « Ah ! maudits hommes rouges, vous nous tenez ! Vous avez eu de la chance de me prendre par surprise, sans quoi plus d'un de vous eût senti le poids de mon poing et éprouvé la pénétration de mes pistolets ! — Que mon frère se taise, intima impérieusement Coucou. Il a autour de lui quarante guerriers, c'est-à-dire quarante carabines et deux fois plus de pistolets, sans compter les lances et les couteaux. C'est Susanwack, le dieu qui s'amuse à souffler la folie dans

le cerveau des hommes, qui vient de parler par sa bouche, car, si mon frère avait tué l'un des nôtres, son âme voyagerait maintenant vers les territoires de chasse de ses ancêtres. Que le blanc se taise et me réponde, sa vie dépend de sa sincérité. — Oh ! oh ! interrompit l'homme est-ce que... Mais oui, c'est vous, ces fameux Bonnets-Noirs dont j'ai entendu parler. Pourquoi ne l'avoir pas dit plus tôt? — Quels sont les noms des deux Visages-Pâles? interrogea le gamin. — Le mien est Willie Susquehann, celui de ma compagne Angelina Susquehann ; c'est ma fille ».

Coucou se tourna vers le deuxième personnage. De taille assez élevée et admirablement proportionnée, son beau visage bronzé — imberbe naturellement — respirait l'intelligence, la gaieté et l'énergie ; sous ses vêtements d'hommes, on eût dit un jeune et hardi coureur de Prairie et elle produisit sur le « sachem » une favorable impression. Fidèle à son rôle, il revint à l'homme grand et fort, à la barbe et aux cheveux blonds, qu'il avait commencé à questionner : « D'où vient l'homme blanc et sa fille? Où vont-ils? Que font-ils dans la Prairie? »

V

Où Coucou ne comprend plus.

Angelina Susquehann — elle pouvait avoir vingt-deux ans — n'avait pas quitté du regard notre ami Coucou. Comme son père s'apprêtait à répondre, elle lui murmura quelques mots en anglais, et la parole expira sur les lèvres du rude personnage. Et soudain, élévant la voix, il prononça *en français*, mais avec un fort accent anglais les mots suivants : « Au fait, Angelina, vous avez peut-être bien raison, mon enfant ; nous allons voir cela ». Et ce disant, il rivait ses yeux sur ceux du sachem des Bonnets-Noirs ; mais celui-ci était devenu un maître dans l'art de dissimuler ses impressions et il ne sourcilla pas. Alors Susquehann haussa les épaules en disant en espagnol. « Bah ! après tout, que nous importe ? Nous verrons cela plus tard. Écoutez-moi, jeune guerrier rouge, puisque, bien que vous soyez encore quasiment un « puppy », vous paraissiez le chef de vos compatriotes. Mon nom vous le savez maintenant ; d'où je viens, m'avez-vous demandé ? De Galveston. Où je vais ? Dans le pays des Cœurs-

de-Feu. Ce que j'y vais faire? Cela ne vous regarde pas. Voilà ».

A ces paroles, énoncées d'un ton peu conciliant, il y eut un murmure parmi les Bonnets-Noirs, évidemment peu satisfaits. Coucou prolongea l'interrogatoire, mais il ne put rien tirer de plus du prisonnier qu'il fit conduire à l'écart et de nouveau bâillonner. Le gamin essaya alors de « tirer les vers du nez » à la jeune fille, mais elle demeura pareillement discrète. « Que le diable emporte ces deux têtes de mules! grogna le Parisien tout bas. Qu'est-ce que je vais faire d'eux? Qu'est-ce qu'ils vont faire eux-mêmes chez les Cœurs-de-Feu? Quel but poursuivent-ils? Ils ont des « binettes » assez sympathiques, pourtant... C'est bon, attendons ». Et, sur son ordre, Angelina s'en fut rejoindre son père; seulement à elle, on lui épargna le bâillon.

« Qu'en pensent mes frères? demanda le jeune sachem à ses deux aides de camp Lenapua et Arroonah. Le premier sourit d'un air sinistre. « Quand le loup, dit-il, voit tomber un de ses petits sous le plomb du chasseur, il pousse des hurlements qui retentissent au loin dans la Prairie ». Coucou fit la grimace; cela signifiait en effet, que pour obliger l'homme à parler, il suffirait de menacer en sa pré-

sence la vie de sa fille ; or, notre gamin n'était pas encore assez Peau-Rouge pour accepter volontiers ce moyen. Arroonah, lui, fut plus radical encore : « Seul, opina-t-il, le serpent dont la tête est séparée du tronc ne risque plus de mordre le voyageur qui passe à sa portée. — Merci, fit Coucou, vous allez bien, vous autres ! Aussitôt pris, aussitôt zigouillés. » — Nous sommes des Bonnets-Noirs, répliqua Lenapua, et notre nom, partout dans la Prairie, et jusqu'au delà des montagnes de l'Ouest, a été inscrit en lettres de sang par ceux qui l'ont porté avant nous. — C'est vrai, marmotta le gamin, que d'après ce que m'a raconté Bill-Bull, les Bonnets-Noirs de jadis avaient une fichue réputation. Sans patrie, sans famille, ils n'avaient rien à ménager et quiconque leur résistait... ffft ! une balle dans la peau ».

Il resta rêveur quelque temps. Remettre ces gens en liberté sans savoir ce qu'ils méditaient, alors que peut-être ils étaient des alliés de Rodriguez et consorts, c'était peut-être risqué, et c'était en tout cas, créer un fâcheux précédent. Et d'autre part, il fallait un motif sérieux pour qu'un père se risquât seul dans la Prairie redoutable avec sa fille. Il eut une idée. « Fouillez-les, ordonna-t-il ». Ils

ne firent pas de résistance, sachant qu'elle eût été vaine. Ce fut ainsi que les guerriers chargés de cette besogne remirent au gamin un portefeuille contenant seulement quelques papiers, et deux ceintures à argent bien garnies. La lecture des papiers révéla à Coucou que ses captifs étaient originaires d'Angleterre et qu'ils devaient se trouver à la tête d'une jolie fortune. Mais du but de leur voyage, rien. Quand il eut terminé, il leva les yeux sur eux, et s'aperçut que Willie Susquehann s'épuisait en signes pour l'appeler auprès de lui. Il s'y rendit, et lui fit enlever son bâillon.

« C'est Angelina, dit l'Anglais, *en langue française*, qui m'a décidé à vous faire des confidences. Vous êtes le petit Français qui fut le compagnon de Thomas le Canadien ? » Prudent, Coucou répliqua en espagnol : « Le jeune sachem rouge ne comprend pas. Que le blanc s'exprime en un langage qui lui soit intelligible ». Là-dessus la jeune fille intervint, disant d'un ton décidé : « Mon père a la manie du mystère, et je lui ai déjà affirmé que cela nous jouerait un mauvais tour. Voici la vérité : nous sommes à la recherche de Thomas le Canadien, et nous venons du Canada où, non sans peine, nous avons appris qu'il avait émigré ici. Depuis notre

arrivée au Texas, certains nous ont déclaré qu'il était mort, d'autres qu'il vivait toujours, mais qu'il était malade ou blessé, et se cachait pour échapper aux poursuites dirigées contre lui. S'il est vivant, comme nous l'espérons ardemment, il faut que nous le trouvions et nous le trouverons. Bien des indices, sachem, nous font croire que vous êtes son ancien compagnon, et si nous étions mieux instruits de ce qui s'est passé sur cette terre depuis quelques mois, nous aurions probablement une certitude à ce sujet ; mais si nous ne nous trompons pas, soyez notre allié et notre ami, car nous sommes les amis de l'homme à qui, nous a-t-on dit, vous devez la vie, et qui vous la doit aussi ». Puis, se tournant vers son père, elle ajouta : « Voilà, mon père, ce qu'il fallait dire dès le début, quand je vous ai rappelé ce qu'on nous avait raconté des Cœurs-de-Feu et de ce jeune Français qui, sous le costume de leur nation, s'est acquis une réelle célébrité dans la Prairie. Vous nous auriez ainsi probablement épargné l'humiliant traitement que nous avons subi ».

A la grande surprise de Coucou, Willie, le père, se tint coi, baissant la tête comme un gamin qui vient de recevoir une semonce. Il ne put s'empêcher de sourire. « Mazette, fit-il, voilà une jeune dame qui

s'y entend dans l'art de « ficher des suifs » à l'auteur de ses jours. Et ce qu'il la ferme, son ancêtre, c'est un rêve !... Mais, fit-il tout haut, que lui voulez-vous, à Thomas ?

— Il y a, continua la jeune fille, des êtres ici-bas qui, en naissant, sont marqués du sceau du malheur. Notre ami est de ceux-là et sa vie ne fut qu'un long martyre. Il semblait destiné au bonheur et à la fortune et il est aujourd'hui, et depuis longtemps, un misérable aventurier, il s'est vu accuser de crimes abominables, il est un paria dont la tête est mise à prix. Pendant bien des années, il fut impossible de réparer cette injustice ; l'heure a sonné, maintenant où les voiles doivent être levés... » C'était avec une véritable stupeur que Coucou entendait ces phrases extraordinaires, Thomas Balle-Sûre n'était donc pas ce qu'il paraissait ? « Elle bat la campagne où elle se paie ma tête, murmura-t-il ; et pourtant, non, elle a l'air sincère. Après tout, qu'y a-t-il de drôle là dedans ? Qu'est-ce que je sais de la période de la vie de ce pauvre Thomas qui a précédé son séjour chez les Leclercq ? Rien du tout. Alors ?... » Il réfléchit un instant et dit gravement : « Aucun bonheur ni aucun malheur ne peuvent plus aujourd'hui atteindre Thomas le Canadien, car son esprit s'est séparé de son corps. — Que dites-vous ?

s'écrièrent-ils ensemble. Il serait mort? — J'ai dit que son esprit avait quitté son corps. Cela est aussi sûr qu'il est sûr que le soleil luira demain ».

A la consternation peinte sur le visage de ses interlocuteurs il vit bien qu'ils ne l'avaient pas trompé, et lui-même s'occupa sans rien ajouter, à les délivrer de leurs liens. Ils se redressèrent et il constata que la jeune fille avait des larmes dans les yeux. Cela le confirma dans sa confiance, et il s'apprêtait à leur déclarer qu'il était disposé à leur rendre la liberté quand elle demanda : « Et qu'est devenue cette enfant qu'il avait recueillie, cette petite Pauline Leclercq? — Elle est en sûreté, je le crois du moins, répliqua sèchement Coucou qui, toujours prudent, ne tenait pas à s'engager trop avant dans la voie des confidences ». Les deux Susquehann parlèrent tous deux à voix basse durant quelques instants, puis la jeune fille haussa les épaules avec colère. « Écoutez, sachem, — puisque, paraît-il, vous êtes sachem, — dit-elle à mi-voix, c'est plus encore pour Pauline que pour Thomas que nous sommes venus la chercher, la soustraire à sa vie errante et pleine de périls, aux embûches qui lui sont tendues par ses ennemis... ou par ceux qui se croient

obligés de voir en elle une ennemie. — Elle a un frère, objecta Coucou ». Ils ne répondirent rien, et se contentèrent de se regarder d'un air indécis, puis Angelina imposa d'un geste, silence à son père et prenant la main de Coucou dans les siennes : « Si nous vous demandions de nous confier Pauline, accepteriez-vous ? — La jeune squaw, répliqua le gamin rentrant dans son rôle d'Indien, croit-elle donc que l'Oiseau-Moqueur sache où est la petite fille ? — J'en suis persuadée, de même, fit-elle en baissant encore le ton, que vous êtes bien le petit Français dont nous parlions tout à l'heure... Nous confieriez-vous Pauline ? »

Coucou regarda autour de lui d'un air mécontent, puis il haussa les épaules avec colère, jeta quelques mots à Angelina par lesquels il lui signifiait d'attendre sa décision, et s'en fut à grands pas s'asseoir vers le feu. « Ma parole, ronchonna-t-il, ils ont juré de me faire devenir « louf », ceux-là. D'où ça sort-il, toutes ces histoires ? Alors quoi, Thomas n'était pas Thomas ? Qui sait, c'est peut-être un fils de l'empereur de Chine ou du Grand Turc ? Et Pauline ? la leur confier, pour quoi ? Est-ce que je les connais moi, ce bonhomme et sa fille ?... Ah ! Et puis d'abord j'en ai soupé, moi, d'attraper une

méningite à chaque minute à résoudre des rébus. Qu'ils s'expliquent clairement tous les deux, sans ça, je me fâche ».

Revenant donc vers ses deux prisonniers, il leur déclara qu'ils en avaient trop dit pour ne pas aller jusqu'au bout ; dans leurs déclarations, il y avait d'innombrables obscurités et sous-entendus... Or, Coucou en était là de ses sommations quand un coup de feu retentit, partant de la lisière du bois, puis un autre, puis d'autres encore, et un Bonnet-Noir parut criant : « Les Kioways ! Voilà les Kioways ! » En un clin d'œil tous les guerriers furent sous les armes ; sous la conduite de Coucou une partie se dirigea du côté d'où venait l'attaque, le reste demeurant un peu en arrière, en réserve. Il ne fut pas difficile de reconnaître le parti qui, quelques heures plus tôt, avait été si bien surpris à son campement. Sans doute, furieux, les guerriers Kioways ne voulaient-ils pas rester sur cet échec. Pendant vingt minutes donc, ils galopèrent en vue du bois, décochant des flèches inoffensives, auxquelles les Cœurs-de-Feu répondaient de temps à autre par des coups de fusil.

Et soudain, du côté opposé, d'autres détonations éclatèrent et comme notre gamin allait envoyer aux informations, un guerrier accourut, annonçant cette

nouvelle singulière : profitant de ce qu'en raison du combat, personne n'était resté pour les surveiller, les deux prisonniers avaient fait main basse sur leurs armes, sauté en selle, et disparu au grand galop : quelques balles leur avaient été envoyées par les sentinelles, mais ils n'avaient pas été atteints et à l'heure actuelle, ils devaient se trouver déjà loin.

VI

**Le botaniste.**

L'attaque des Kioways ne se prolongea pas, et bientôt les groupes de sauvages reculèrent et disparurent derrière les collines voisines, laissant seulement en observation quelques-uns des leurs. Coucou retourna donc à l'intérieur du bois, auprès des feux, fort mécontent de lui-même et d'autrui. « La seule chose que je comprenne bien dans tout cela, monologuait-il, c'est que je me suis fait superficiquement rouler ; c'est à vous dégoûter d'être rusé comme le renard, brave comme la panthère et sage comme un vieillard aux cheveux de neige, de se voir aussi bête avec tant de qualités. Qu'est-ce qu'ils me voulaient ces deux

Iroquois, le père et la fille? Tout ce qu'ils m'ont raconté, ou plutôt ce qu'elle m'a raconté, des blagues, sûrement. Oui, mais pourquoi ces blagues? Et pourquoi se sont-ils sauvés puisqu'ils voyaient que leurs histoires prenaient si bien? Et ces Kioways, ne dirait-on pas qu'ils ont attaqué juste pour favoriser leur fuite?... Décidément, pas rigolo tous les jours d'être général en chef ». Il ne put s'empêcher de penser que, s'il avait adopté le système expéditif de Lenapua et d'Arroonah, tout cela eût été évité, puis, fatigué de réfléchir, il s'endormit pour ne se réveiller qu'au jour.

Les Kioways étaient toujours à proximité ; et cela était fort regrettable, d'abord parce que leur présence gênait considérablement les projets de notre gamin, ensuite parce que les reconnaissances qu'il avait envoyées courraient le plus grand risque de se heurter à eux en rejoignant le corps principal. C'est pourquoi Coucou fit prendre les armes à sa troupe, et à sa tête marcha résolument sur les Indiens. Mais ceux-ci prudents n'attendirent pas le choc, et reculèrent se contentant de maintenir le contact de loin ; il fallut retourner au camp sans avoir obtenu de résultat sérieux. Dans la matinée, les patrouilles revinrent, ayant heureuse-

sement éventé et évité les sauvages. Leurs rapports décidèrent le sachem à faire tout son possible pour dépister les alliés rouges de don Rodriguez.

Un peu avant la nuit tombée, il fit à nouveau une sortie, devant laquelle les ennemis cédèrent encore le terrain, leur intention étant clairement de se borner à observer les mouvements des Bonnets-Noirs sans engager le combat. Puis, le camp fut établi à deux lieues plus loin sur une petite colline, au centre d'une plaine assez vaste ; des feux nombreux furent allumés. Vers onze heures des patrouilles à pied s'en furent explorer silencieusement les environs ; ainsi qu'il avait été prévu, les Kioways formaient un cercle d'investissement complet, mais invisible, autour de leurs adversaires. C'était ce cercle qu'il s'agissait de rompre et de franchir sans donner l'éveil.

La tâche aurait été impossible à accomplir à tous autres peut-être qu'à des fils de la Prairie. Les soldats de Coucou réussirent pourtant à la mener à bien. Successivement, sans qu'un cri eût été poussé, une demi-douzaine de sentinelles Kioways furent ou tuées ou réduites à l'impuissance par des Cœurs-de-Feu qui s'étaient approchés d'elles à la faveur des ténèbres : et par la brèche ainsi ouverte,

toute la troupe passa. Les pieds des chevaux avaient été enveloppés d'herbes pour éviter le heurt des pierres, les armes soigneusement assujetties pour prévenir le moindre bruit métallique, le chemin repéré à l'avance. Quand, au jour, les Kioways découvrirent leurs guerriers morts ou ligotés, leurs ennemis avaient trois heures d'avance, et ils éclatèrent en cris de fureur en constatant qu'ils avaient été joués. Puis, après que leurs chefs eurent tenu conseil, ils se lancèrent sur la piste des Bonnets-Noirs, facile à découvrir pour des hommes de leur trempe.

Coucou était assez satisfait du succès de sa ruse. Mais les difficultés auxquelles il venait de se heurter du fait d'une simple horde de sauvages lui donnaient un avant-goût de celles qui l'attendaient quand don Rodriguez et les autres planteurs auraient mobilisé contre lui toutes les forces, rouges ou blanches dont ils disposaient, et il n'était pas sans appréhensions à cet égard : autre chose est de se débrouiller pour soi seul, et de soustraire une troupe relativement importante aux embûches que lui tend un ennemi bien supérieur en nombre. Cela pourtant ne modifia point le projet qu'il avait formé et qui était de frapper sur-le-champ un coup retentissant. C'est pourquoi, profitant de ce que les

chevaux et les hommes étaient reposés, il accéléra l'allure se dirigeant tout droit vers San-Pedro. Lorsqu'il ne fut plus qu'à quatre lieues du village, il se jeta à gauche dans les forêts, espérant ainsi parvenir jusqu'àuprès du lac d'Orriba sans avoir été signalé. A une lieue de celui-ci, la troupe fit halte, et cinq ou six patrouilles partirent dans diverses directions ; chacune d'elles avait une consigne draconienne ; s'emparer de quiconque, hommes, femme ou enfant, qui se trouverait sur leur route, et, en cas de résistance, ne pas hésiter à mettre en application les principes qui avaient fondé la sombre réputation des Bonnets-Noirs...

Pour sa part, Coucou, suivi seulement d'Arroonah et de deux Cœurs-de-Feu, se glissa jusqu'à la lisière de la forêt, sur une des collines dominant San-Pedro, et d'où l'on apercevait l'agglomération. Le premier regard qu'il jeta sur celle-ci le convainquit que les renseignements rapportés par les éclaireurs qu'il avait envoyés en mission l'avant-dernière nuit étaient exacts. Le convoi dont Bill-Bull lui avait signalé la prochaine venue était déjà arrivé à San-Pedro, après avoir forcé probablement sur la nouvelle déjà répandue depuis quelque temps qu'un certain nombre de Cœurs-de-Feu allaient, si ce n'était déjà

fait, prendre le bonnet noir. On apercevait une cinquantaine de lourds chariots alignés auprès de la porte percée dans l'enceinte, de nombreux chevaux étaient entravés tout auprès, et à distance des hommes en armes veillaient : deux postes importants, formant réserve, étaient prêts à faire face à une attaque.

A la vue de toutes ces précautions, Coucou eut un sourire. « Oui, fit-il, vous la connaissez dans les coins, mes fils. Et puis, vous ne risquez pas de vous ennuyer, non, pour sûr ! Regardez-moi ça ! Combien sont-ils ces croquants ?

« Cent cinquante peut-être ! Sans compter tous ceux qui sont en train de faire bombance dans les tavernes du village, et les mineurs qui se feraient un plaisir de leur donner un coup de main à l'occasion. En tout, mettons cinq cents... et nous, nous sommes soixante-deux ! Heureusement que ce soir, nous allons être rejoints par des renforts sérieux ! — Des renforts, s'étonna Arroonah. D'où mon frère les attend-il ? — Ne vous effarez pas, mon petit frère rouge. Ce sont des personnages d'importance qui vont venir nous prêter leur gracieux concours ; le général Gin, le général Whisky, le général Pale-Ale, et bon nombre d'autres seigneurs non moins respectables. Qu'est-ce que vous

pariez qu'avant la nuit close, ils auront déjà fait de la belle besogne ? »

Arroonah avait-il compris ? C'est probable, en tout cas, il demeura impassible. Coucou observa assez longtemps les lieux, et il murmurait : « Pour une bêtise, c'est une bêtise, mais y a plus à revenir dessus, ce qui est fait est fait. Pour sûr que j'avais moins de « tintouin » quand nous nous baladions tout seuls, nous deux Arroonah. Seulement, c'était moins décoratif évidemment... Enfin ! » Il retourna tout pensif et préoccupé vers la clairière où il avait laissé sa troupe. Déjà l'une des patrouilles était revenue, mais non pas seule. Encadré par deux Cœurs-de-Feu, un blanc se tenait immobile, d'un air plus surpris qu'effrayé ; il était très convenablement vêtu d'une sorte de costume de touriste et à peine Coucou l'eut il aperçu qu'il murmura : « Oh ! la bonne « balle ! » Il y a des siècles que je n'avais pas vu un bonhomme avec une tête aussi recommandable. Qu'est-ce qu'il peut bien faire dans ce pays de brigands, ce gros bébé ? » Gros bébé était en effet, le terme qui convenait : l'homme gros, gras, avec de bonnes joues rouges, une courte barbe blonde et des lunettes, avait un de ces airs honnêtes et naïfs qui font sourire au premier abord. L'un des Cœurs-de-Feu lui

désigna Coucou en prononçant quelques mots, et le personnage s'avançant sans que ses guides s'y opposassent, salua notre héros avec une aisance de bonne compagnie, mais un peu déplacée à l'égard d'un Indien ou soi-disant tel ; puis, aussitôt, il prit la parole en un extraordinaire jargon mêlé d'espagnol, d'anglais et de français, qu'aggravait encore un accent grasseyant et traînant.

« Pour une fois, grand chef, dit-il, me voilà, moi, Prosper Mathurin Vandechop, botaniste, délégué de la société savante et d'acclimatation du Hainaut, et chargé, savez-vous, d'une importante mission dans votre ravissant pays. Oui... euh !... me voilà. Je suis venu avec ces messieurs (il désignait les deux guerriers), qui m'ont aimablement prié de les accompagner jusqu'àuprès de vous, et je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, grand chef, pour une fois, de vous assurer que je suis enchanté, positivement enchanté, de faire votre connaissance ». Il y eut un silence ; puis, trouvant qu'il manquait quelque chose à son discours, il ajouta : « Savez-vous... » et se tut définitivement. « Celui-là, murmura Coucou, je ne crois pas qu'il risque jamais d'être pris pour un Marseillais ou un indigène de Ménilmontant. Un Belge ! C'est presque un compatriote, ma foi.

Qu'est-ce qu'il fait ici? Soyons gentil avec ce brave type, et ne l'effarouchons pas... pour une fois, c'est le cas de le dire, que nous rencontrons un blanc qui n'a pas l'air d'un bandit... Mon frère, dit-il gravement, est étranger : il ignore les coutumes des habitants de ce pays, et il ne sait pas que les guerriers rouges sont sur le sentier de la guerre. — La guerre ! fit l'autre d'un ton effrayé. Oui, oui, j'avais déjà entendu parler de cela, mais je n'y croyais pas. Je suis un homme paisible, pour une fois, moi, grand chef, je vous assure, puisque je suis envoyé de la Société savante et d'acclimatation... — Mon frère l'a déjà dit, interrompit Coucou, qu'il ménage ses paroles, les instants du guerrier rouge sont comptés. Qu'il explique ce qu'il est venu faire à San-Pedro ».

Le brave Belge commençait à s'inquiéter, et avec une sincérité évidente, il entama un assez long récit, duquel il résultait que la Société susdite l'avait envoyé au Texas pour y faire des études sur la flore de cette contrée, et spécialement pour y rechercher un certain arbre dont, au dire de plusieurs savants, l'écorce, réduite en poudre avait la propriété de chasser des plantes textiles les parasites qui causent de grandes pertes à cette sorte de culture.

Débarqué à Galveston, il avait fait la connaissance de don Rodriguez, lequel lui avait offert d'accompagner l'expédition qu'il envoyait dans l'intérieur ; là, le savant aurait tout loisir d'étudier les arbres des forêts. Vandechop avait accepté ; et il avait suivi le convoi arrivé le matin même à San-Pedro, mais il s'en repentait amèrement, oh combien ! La plus grande partie de ses bagages lui avaient été volés, et, bien qu'il les eût retrouvés aux mains des aventuriers d'escorte, ses réclamations n'avaient abouti qu'à le faire rosser, un jour qu'il élevait la voix. De plus, les traitements infligés aux esclaves conduisant les chariots l'avaient révolté, et il avait voulu s'interposer : fâcheuse idée, car sans l'intervention d'un chef, on lui aurait fait un mauvais parti. Enfin, depuis l'arrivée à San-Pedro, des rixes avaient déjà éclaté, l'ivresse montait, les tavernes ne désemplissaient pas. Peu soucieux de la société de pareils sacrifants, l'excellent homme, sans que nul se souciât de lui, était parti dans la forêt, décidé à voyager désormais pour son compte, seul ; mais la rencontre des deux Cœurs-de-Feu avait dès le début coupé court à ses projets.

VII

L'histoire du trésor des Toltèques.

A cet endroit du récit, Coucou se tourna vers Arroonah. « Vous avez entendu, frérot? dit-il. Ils commencent à se battre. Vous verrez ça ce soir ! C'était forcément, avec des lascars pareils qui viennent de faire une balade de douze ou quinze jours dans la Prairie, leur premier soin devait être d'aller rendre visite à tous les bistrots du pays pour comparer la qualité des consommations... Mon frère blanc, continua-t-il s'adressant au botaniste, sait-il pourquoi les hommes de San-Pedro se battent? — Oh ! s'exclama Vandechop d'un ton d'effroi qui arracha un sourire au gamin, ce sont de bien mauvais hommes, savez-vous, grand chef. Pourquoi ils se battent? Pour le plaisir, et parce qu'ils sont ivres. Il y en avait un de ceux qui m'ont volé, qui voulait absolument que je lui donne ma barbe pour qu'il la mette à la place de la sienne, parce que, voyez-vous, la mienne était plus jolie: cet homme-là, grand chef, est un ivrogne, je dois le dire pour une fois. Mais est-ce que je pouvais faire ça pour lui, moi? — Il fallait lui répondre :

La barbe, avec votre barbe ; répliqua Coucou avec le plus grand sérieux. — Et puis, il y a aussi une histoire de trésor... »

Comme il achevait ce dernier mot, un léger coup de sifflet annonça le retour d'une nouvelle patrouille, dont le chef vint faire son rapport : il n'avait rien rencontré, à part un cadavre abandonné dans le bois, et déjà à moitié dévoré par les bêtes sauvages ; de multiples indices permettaient de croire que la victime avait dû être torturée par le feu avant d'expirer. Le gamin haussa les épaules et dit amèrement : « Ah ! oui, joli peuple ! Je comprends que ces pauvres diables de Peaux-Rouges ne portent pas les blancs dans leur cœur, avec les spécimens qu'ils en ont sous les yeux !... Alors, on parlait d'un trésor ? demanda-t-il au Belge. — Oui, grand chef... le trésor des Toltèques... Je connais bien cette histoire-là, poursuivit le savant tout heureux de l'intérêt qui lui était accordé, car don Rodriguez — un charmant homme, grand chef, mais tout de même trop dur avec ses pauvres esclaves — me l'a racontée tout au long. » Coucou tressaillit. Imposant du geste silence au narrateur, il s'informa auprès des autres chefs de patrouille des résultats de leurs reconnaissances, apprit d'eux que

les rares Indiens, chasseurs et pêcheurs vivant au bord du lac, avaient apparemment émigré vers San-Pedro à l'occasion de l'arrivée du convoi, car tout était désert. Puis il entraîna le Belge à l'écart, le fit asseoir sur l'herbe, appela auprès de lui Arroonah et Lenapua, et dit gravement : « Depuis bien des lunes et bien des soleils les hommes rouges habitent une terre située à quatre jours de marche d'ici. C'est là que leurs ancêtres ont vécu, c'est là que reposent leurs restes. Jadis, des Visages-Pâles vinrent à nos villages ; ils y furent reçus amicalement, et, en remerciement, s'enfuirent en volant la statue de notre dieu, parce qu'ils la croyaient en or.

« Aujourd'hui d'autres hommes blancs nous chassent de notre pays, parce qu'ils veulent y chercher du métal blanc qui brille (de l'argent). Répondez, homme : n'avons-nous pas eu raison de déterrer la hache de guerre contre eux ? »

Le Belge haussa tristement les épaules. « Oui, fit-il, je sais cela. Mais croyez-moi pour cette fois, grand chef, tous les blancs ne sont pas comme ceux que l'on voit au Texas. Tenez, il existe un grand peuple dont vous n'avez certainement jamais entendu parler, et qu'on appelle des Français. Ils ont envoyé de nombreux

soldats pour conquérir un pays qu'on nomme l'Algérie, parce que le roi de ce pays avait insulté et frappé un de leurs envoyés. Eh bien ! partout où les habitants de l'Algérie ne se révoltent pas, les Français leur laissent leurs terres et leurs biens, et ne leur font aucun mal : j'en parle savamment, moi, car j'y suis allé. Non, tous les blancs ne ressemblent pas à ceux que l'on voit ici. — Je le sais, homme, approuva Coucou dont le cœur battait d'entendre cet éloge de sa patrie, je sais qu'il y a de bons et de mauvais blancs. Ceux à qui nous avons déclaré la guerre, ce sont les mauvais ; si vous, vous comptez parmi les bons, vous n'avez rien à craindre des Cœurs-de-Feu. Parlez, soyez sincère, et vous ne vous-en repentirez pas : que savez-vous de ce trésor ? »

Le Belge se recueillit un instant, il était très à l'aise maintenant, un bon sourire ne quittait pas ses lèvres, et Lenapua lui-même le regardait presque avec sympathie. « Voici, dit-il, il y a quelque chose comme cela cent vingt ou cent trente ans, savez-vous, ce pays appartenait aux Espagnols. Ces Espagnols étaient depuis long-temps en guerre avec des espèces de brigands, de pirates qu'on appelait des flibustiers, ou encore des boucaniers, et qui, se réunissant parfois en grand nom-

bre, venaient sur leurs navires ravager les côtes. Il arriva que vers 1730, une expédition de ce genre, la plus formidable qu'on eût encore vue, s'empara de Galveston et d'autres villes sur la côte, battit les troupes espagnoles et les poursuivit dans l'intérieur des terres. Or, à l'endroit où s'élève maintenant l'habitation de don Rodriguez Sancha — son hacienda, comme on l'appelle — existait alors un somptueux palais où résidait parfois le vice-roi du Mexique ; justement, il s'y trouvait à cette époque-là, et s'y croyait en sûreté. Mais une nuit les soldats qui le gardaient furent attaqués à l'improviste par les flibustiers que l'on croyait à trente lieues de là et qui s'étaient alliés à des tribus indiennes. Le vice-roi eut bien de la peine à s'échapper, et son château fut pillé. Quand les renforts lui arrivèrent, il chassa l'ennemi, mais toutes ses richesses avaient disparu, et elles étaient considérables ; dame, un vice-roi, savez-vous, ce n'est pas de la petite bière ! Deux jours plus tard, les Espagnols trouvaient, criblés de blessures, agonisant dans la plaine, les deux plus vieux et plus fidèles serviteurs du puissant seigneur ; ils les ramènerent auprès de celui-ci, mais les malheureux ne purent articuler que quelques paroles, desquelles il semblait résulter

qu'ils avaient réussi à sauver une bonne partie de l'or et des bijoux et qu'ils les avaient cachés dans un souterrain construit par d'anciens habitants du pays, disparus depuis longtemps, et qu'on connaissait sous le nom de Toltèques, souterrain qu'ils avaient eux-mêmes, quelque temps auparavant, découvert par hasard et fait visiter à plusieurs de leurs amis. Là-dessus, ils moururent. On rechercha ces amis : morts eux aussi ou disparus. De sorte, que jamais personne n'a su où était caché le trésor du vice-roi, que, à cause de la cachette, on appelle trésor des Toltèques. »

Ce récit dissipait les obscurités qui avaient tracassé notre Parisien. « Combien, demanda-t-il, vaut ce trésor en monnaie des blancs ? — On l'évalue à deux millions de francs, partie en monnaie des blancs, comme vous dites, partie en bijoux. — Eh ! eh ! pensa Coucou, que dirait papa Coulombet si je me ramenais un beau matin à la « carrée » familiale avec un petit million dans chacune des poches de mon pantalon ? C'est ça qui mettrait du beurre dans les épinards ! Il faudra que je creuse cette idée-là, quand j'aurai le temps... Bon, mais ce n'est pas bien le moment, nous avons des tas d'autres chats à fouetter, à cette heure.

D'abord qu'est-ce que je vais faire de ce pauvre bonhomme? Lelaisser se débrouiller autant vaudrait l'envoyer tout de suite voir si le printemps s'avance aux territoires de chasse de ses aïeux. L'emmener, il sera bien encombrant; et pourtant, il n'y a guère autre chose à faire... Bah! quand j'aurai délivré Carbougnat, à eux deux, ils feront un couple épatait. — J'oubliais! s'exclama soudain le botaniste. Il paraît que, depuis quelque temps, un certain nombre d'aventuriers se sont mis en tête de découvrir le trésor; l'un d'eux, dont le nom m'échappe, compterait parmi ses ancêtres l'un des serviteurs du vice-roi, et, dans de vieux papiers de famille, il aurait retrouvé des indications précieuses sur la situation topographique du souterrain des Toltèques. Mais une partie de ces papiers lui auraient été volés par un certain... Turquan, Durquan... — Durckham? interrompit Coucou. — Cela est juste, savez-vous? Vous connaissez donc l'histoire? — Que mon frère continue... — C'est tout: j'ignore si jusqu'à maintenant, des résultats ont été obtenus. »

Notre ami Coucou, nul n'en doutera, n'était pas de ceux qui placent l'argent au premier rang de leurs préoccupations, et pourtant, le fameux trésor qui avait déjà coûté la vie à trois hommes — Tom

Atkins, son père, et Garcia — et qui avait aussi failli être fatal à lui-même et à Arroonah, le préoccupait. C'est pourquoi il avait accueilli avec satisfaction les explications du savant. Mais Lenapua s'intéressait peu aux millions enfouis dans les entrailles de la terre et il commençait à manifester une certaine impatience. « Au fond, murmura Coucou, il n'a pas tort. Je vous demande à quoi je vais songer là ! Occupons-nous de nos loustics de San-Pedro, ça vaudra mieux ».

Le temps passait, et la nuit était proche. Il ordonna qu'on préparât le repas, après avoir envoyé quelques hommes en observation sur la colline qui dominait le village. Puis il réunit les chefs de peloton, à qui se joignirent Lenapua et Arroonah et leur donna ses ordres qu'ils écoutèrent en silence ; le naturaliste, fut invité à ne pas s'écartier, puis on attendit, chacun occupant son temps à sa façon. De temps à autre, l'un des guetteurs apparaissait pour signaler au sachem quelque rumeur montant du camp des blancs et c'était tout. Un silence presque complet régnait dans la clairière.

Pour sa part, tel Condé à la veille de Rocroi, le Parisien « en piquait une », selon son expression favorite. Et pourtant, le moment était grave ; c'étaient ses

débuts de « sachem », de chef de guerre qu'il allait faire là, et s'il échouait, son prestige ne s'en relèverait probablement guère. Or, quel but, poursuivait-il ? Simplement celui-ci : s'emparer, avec ses soixante cavaliers, du village de San-Pedro, du convoi, détruire le matériel et la poudre transportés par celui-ci, de façon à obliger les envahisseurs à recommencer leurs préparatifs, puis disparaître après avoir mis le feu au village. Et San-Pedro renfermait pour l'heure quelque cinq cents combattants, tous gens de sac et de corde, bien armés, hardis et ~~ne craignant ni Dieu ni diable~~ !

Quand la lune, souvent voilée par les nuages, eut commencé sa course dans le ciel, Arroonah, selon la consigne reçue, éveilla le gamin. « Ah ! oui, fit celui-ci en se retirant, c'est l'instant, c'est le moment, prenez vos places, prenez vos bibi, prenez vos billets ! Eh bien ! allons-y. Debout, les copains, c'est plus l'heure de « roupiller », ni de penser à son pate-lin ; vous êtes soixante, il s'agit de faire autant de besogne que si vous étiez soixante mille. Tout à l'heure, bal à grand orchestre, avec le concours de tous les instrumentistes de la troupe, aussi je vous promets un de ces chahuts à vous démolir le tympan pour le reste de vos jours. Plai-

gnez-vous, après ça, que votre sachem ne vous paie pas des distractions soignées!»

## VIII

### La prise de San-Pedro.

Ce fut une nuit de terreur et de sang, comme depuis longtemps, depuis l'époque des grandes luttes à la suite desquelles les tribus indiennes avaient été chassées du voisinage de la côte, la Prairie n'en avait vu. Coucou, promu général en chef, ne s'était pas embarrassé de combinaisons stratégiques et son plan était simple : usant de l'extrême mobilité de ses Cœurs-de-Feu, employer une vingtaine d'entre eux à menacer le village de San-Pedro un peu de tous côtés ; et former avec les quarante autres un corps d'attaque à la tête duquel, profitant du désordre où, — il l'espérait du moins, — allaient se trouver ses adversaires dont le plus grand nombre seraient vraisemblablement ivres, foncer droit jusqu'aux portes de l'enceinte, s'en emparer, et mettre le feu aux premières maisons ; ravager ensuite le camp en y lançant de petits groupes de cavaliers dans toutes les directions, de façon à diviser et à affoler la résistance.

C'est ainsi que nous le retrouvons, le soir vers dix heures, sur la colline où déjà nous l'avons vu examinant de loin le camp et le village ennemis. Il a réuni autour de lui les six chefs de « pelotons », Lena-pua et Arroonah, et en son style imagé, il leur explique ses projets : « Comprenez bien ? dit-il. Naturellement, ça ne se passera pas sans qu'il y ait des marrons, pains, gnons, torgnoles et autres douceurs données et reçues, car les lascars de don Rodriguez ne sont pas manchots. Seulement figurez-vous un peu ce qu'ils vont éprouver en se voyant attaqués de tous les côtés, eux qui, à l'heure qu'il est, sont en train de mettre à sec tous les tonneaux de toutes les liqueurs possibles de tous les mastroquets de San-Pedro, histoire de combattre la sécheresse persistante de leurs gosiers ! Écoutez : vous entendez d'ici leur vacarme, et même des coups de feu, ce qui prouve qu'ils sont déjà occupés à de saines et reposantes distractions. Je dis, moi, que quand ils nous verront apparaître, ils vont perdre le peu qui leur restera de jugeotte et de sang-froid. Alors, il n'y aura plus qu'à y aller carrément, comme des types qui n'ont pas de la purée de fèves dans les veines, mais du sang tout ce qu'il y a de rouge... Y en a-t-il un qui n'ait pas

compris ce qu'il a à faire? Y a pas de mal à être un peu bouché, vous savez, faut pas avoir honte... Non, tout le monde a compris?... Alors, en route, et souvenez-vous, les copains, que vous êtes des Bonnets-Noirs, c'est-à-dire des types qui ont la réputation de ne pas avoir froid aux « mirettes »... c'est-à-dire aux yeux, pour les gens qui n'ont pas l'habitude du beau langage. Au revoir, ceux qui s'en vont de leur côté, et amusez-vous bien ! »

La nuit, sans être très noire, était pourtant obscure, mais le village San-Pedro et le camp voisin apparaissaient comme illuminés, car l'orgie qui s'y déroulait était éclairée d'une multitude de torches, de lanternes, de luminaires de toute espèce. Les prévisions de Coucou se réalisaient à la lettre : les aventuriers, d'ordinaire courbés dans les haciendas sous la discipline rigoureuse que leur imposaient les planteurs, assoiffés et fatigués par leur longue marche à travers la Prairie, étaient maintenant comme une bande de fauves en furie. Le misérable village leur était apparu comme une sorte de Paradis terrestre, avec ses cabarets nombreux et ses maisons de jeu, et, d'abord maintenus dans une certaine réserve par la crainte d'une incursion des Bonnets-Noirs, ils avaient peu à peu lâché la bride à leurs

instincts crapuleux ; à dix heures du soir, San-Pedro offrait un spectacle indescriptible : ce n'étaient partout que groupes ivres, hurlant, titubant, se querellant, tirant des coups de pistolet en l'air pour le plaisir de faire du bruit, tentant parfois de mettre le feu à une maison pour la voir flamber. Seuls, les gardes de l'enceinte, ceux de la « banque » (c'est ainsi que l'on appelait le local où l'on déposait l'argent extrait des mines) et ceux du camp étaient à peu près de sang-froid, mais ils n'en avaient pas moins dû renoncer à fermer la porte donnant accès du village au camp, parce que des bandes d'ivrognes la franchissaient à chaque instant, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre.

Soudain vers onze heures du soir, quatre coups de feu tirés par les veilleurs attirèrent l'attention : que se passait-il ? Presque aussitôt d'autres détonations, venant du dehors cette fois, retentirent partant un peu de tous côtés, et une grande clamour s'éleva dans la horde avinée qui emplissait San-Pedro : « Aux armes ! Nous sommes attaqués ! Les Bonnets-Noirs ! » Car, depuis quelque temps déjà, le bruit s'était répandu, habilement semé par Bill-Bull, qu'une troupe de Cœurs-de-Feu allait déterrer la tomahawk de guerre contre les blancs. « Oui, oui ! hurlaient les

forcenés en se précipitant vers la porte du village, nous voulons nous battre, il ne manquait que cela à la fête ! Du sang, il nous faut du sang ! A mort, les démons rouges, à mort !... » Une houle humaine brandissant des torches et des fusils se rua vers le camp, qui paraissait plus particulièrement visé par les invisibles agresseurs, et autour duquel les hommes restés à sa garde avaient déjà pris position. En quelques instants, à ces derniers restés à peu près en possession d'eux-mêmes, se mêla la tourbe inconsciente des ivrognes, et le désordre ne tarda pas en dépit des cris, des jurons et des menaces des chefs, à régner parmi les défenseurs du camp : tout cela avait à peine demandé un quart d'heure.

Et soudain, se passa quelque chose qui glaça la parole sur les lèvres des plus excités : un bruit sourd de galopade domina le tumulte, et soudain, dans le cercle lumineux projeté par les torches, une troupe d'une douzaine de cavaliers surgit, lancée à fond de train, bondissant par-dessus les buissons et les fossés. Ce fut à peine si cinq ou six coups de feu étaient partis de la masse désordonnée des quatre-vingts aventuriers massés sur ce point, que déjà les cavaliers étaient sur elle ; ils y firent littéralement un trou où

ils passèrent comme une balle à travers une planche de sapin. « Les Bonnets-Noirs ! Feu ! Feu sur eux ! » criaient les chefs. Mais comme, un instant affolés, leurs hommes commençaient à se ressaisir, une seconde troupe de même force apparut, silencieuse et effrayante comme la première ; cette fois une décharge la salua, et deux cavaliers dégringolèrent de leurs montures ; le reste passa sans s'inquiéter d'eux. Et presque aussitôt une troisième troupe se montra, un peu sur la gauche, chargeant elle aussi à corps perdu. Et l'on entendait encore, un peu de toutes parts, des coups de feu, de sauvages et retentissants cris de guerre, poussés évidemment par d'autres Bonnets-Noirs, et là-bas vers la porte du village, des clamours, une fusillade furieuse. Indécis, troublés, ne sachant de quel côté faire face, les aventuriers tiraient au hasard, vociféraient, tournaient sur place...

D'ailleurs, ils ne pouvaient plus grand' chose, car leurs ennemis avaient atteint leur but. Les trois fractions, suivant les instructions précises données d'avance par le général en chef Coucou, avaient longé le parc formé par les chariots rangés en ordre, culbutant au passage quelques aventuriers qui se hâtaient vers la ligne de combat, puis se rabattant brusquement

à droite, elles ne s'étaient plus trouvées qu'à cent mètres environ de la porte qu'occupaient de nombreux mineurs armés dont les regards anxieux fouillaient vainement l'obscurité, au delà de la zone éclairée par leurs torches. A la vue des assaillants, il y eut parmi les blancs une bousculade terrible, les uns s'efforçant de pousser les battants de la porte, d'autres déchargeant leurs armes, d'autres enfin, pris de panique, se frayant un passage à travers leurs compagnons pour fuir. De sorte que, sur cette masse confuse, les Cœurs-de-Feu arrivant comme la foudre au triple galop de leurs grands et robustes chevaux, la foulèrent aux pieds, s'y ouvrant à grands coups de leurs terribles piques un sanglant chemin.

Et en avant d'eux, il y en avait un, tout jeune, pâle, un manteau rouge sur les épaules, qui, à lui seul et sans frapper une seule fois, faisait une besogne terrible, uniquement en faisant ruer et cabrer sa magnifique jument noire : c'était notre ami Coucou, pareil à un jeune dieu guerrier sous les lueurs sinistres des torches qui, plantées sur des piquets de la palissade, éclairaient cette scène de carnage.

En moins de trente secondes, les Bonnets-Noirs furent maîtres de l'issue du village, et en réalité du village lui-même,

car la soudaineté et le succès de l'attaque y avaient jeté une telle épouvante que nul n'y commandait, que la plus effrayante confusion y régnait. « Hardi, les enfants ! cria le gamin dont la voix claire domina le tumulte, faites comme le nègre, continuez ! C'est du travail soigné ça, bon sang, ou je ne m'y connais pas ! Wilcomah, avec vos quinze bonshommes, chargez dans la rue pour faire taire ces hurleurs ; le Loup-qui-mord va garder la porte du côté du dehors avec les siens, et feu sur tout ce qui paraîtra. Les autres, aux torches ! »

Avec une discipline digne de soldats bien dressés, les Cœurs-de-Feu obéirent. Le détachement désigné s'élança en poussant son cri de guerre, mais une décharge violente l'accueillit, abattant trois hommes ; les autres n'en poursuivirent pas moins leur course furieuse, et devant cette avalanche d'hommes et de chevaux, les mineurs s'éparpillèrent dans les ruelles voisines : tout ce qui ne s'éclipsa pas assez vite fut impitoyablement percé par les redoutables lances, et les Bonnets-Noirs, s'excitant au fracas du combat et à l'odeur de la poudre, se lancèrent isolément à la poursuite des fuyards. Le groupe à qui était dévolu le soin de faire face à une attaque venant du dehors, mit

pied à terre, ferma la porte et, par les meurtrières qui y étaient percées, commença un feu roulant sur les aventuriers qui par petits groupes, ahuris, débandés, accourraient pour se rendre compte de ce qui se passait au village. Le reste, une dizaine de combattants, s'empressa à l'exécution d'une consigne évidemment fixée à l'avance. Chacun d'eux portait, assujetti derrière sa selle, un fagot de branches résineuses. Promptement détachés, ces fagots furent entassés dans les deux maisons de bois les plus proches. Quelques instants plus tard, celles-ci n'étaient plus qu'un brasier, dont les flammes, que nul bien entendu ne combattait, atteignirent aussitôt les deux cabanes voisines. Il y eut à cet aspect, parmi les mineurs, une immense clamour de désespoir, et quelques groupes plus énergiques que les autres tentèrent un mouvement offensif. Mais Coucou qui, froid, calme, surveillait les événements, lança sur eux ceux de ses cavaliers qui venaient d'accomplir leur tâche d'incendiaires, et sous les flammes crépitantes, au milieu du fracas des détonations, des râles, des hurlements de rage, des insultes, des cris de guerre, un terrible combat s'engagea.

Il ne s'était pas encore écoulé vingt-

cinq minutes depuis que les premiers coups de feu avaient été tirés.

## IX

### La bataille continue.

Arroonah n'avait pas quitté son chef et ami. Il lui prit soudain le bras. « Que l'Oiseau-Moqueur regarde, fit-il précipitamment : les Visages-Pâles reprennent courage et ils sont dix contre chacun de nos guerriers. Et ceux qui défendaient le convoi accourent. Nous allons être cernés et le lieu de notre triomphe sera notre tombeau ». Le jeune Indien disait vrai. Constatant que leurs adversaires n'étaient qu'une poignée, les mineurs revenaient de leur stupeur, et, fous de rage, éperdus à la vue de l'incendie qui allait dévorer leurs demeures et leurs biens, ils prenaient l'offensive. « Attendons encore, répliqua froidement Coucou. Il faut que le feu ait le temps de gagner assez de terrain pour qu'on ne puisse plus l'éteindre. Du reste, tout n'est pas fini ».

Et comme pour lui donner raison, une acclamation soudaine et encore lointaine parvint en cet instant à ses oreilles, en laquelle il était facile de reconnaître

le cri de guerre des Cœurs-de-Feu. « Voilà Lenapua ! » s'écria le gamin du ton avec lequel Napoléon à Waterloo se fût écrié : « Voilà Grouchy ! » Et en effet, il y eut bientôt une fusillade furieuse, au dehors dans la direction du camp, un fracas de sabots de chevaux sur la terre sèche, et une troupe de cavaliers apparut, brandissant ses lances sanglantes. C'était tout simplement le groupe qui, sous les ordres de Lenapua, s'était éparpillé autour du village pour faire diversion ; celle-ci accomplie, tous les guerriers qui le comptaient s'étaient assemblés à toute vitesse en un lieu désigné à l'avance, puis, renouvelant l'exploit de leurs camarades, ils s'étaient ouvert un passage parmi les aventuriers demeurés auprès du convoi, et accourraient à la rescoufse.

Vivement la porte fut ouverte. « Allez, Bonnets-Noirs, vociféra Coucou en se dressant sur ses étriers, montrez que vous êtes des « zigues ». C'est à votre tour maintenant, mettez les bouchées doubles puisque vous arrivez en retard à la soupe ! » Les Cœurs-de-Feu n'avaient pas besoin d'être excités. Les vingt hommes de Lenapua se ruèrent comme un torrent dans la rue, et leur intervention décida de la victoire, car les mineurs à la vue de ce nouveau renfort perdirent aussitôt la

tête ; en proie à une folle panique, ils s'enfuirent en jetant leurs armes. Et pendant ce temps l'incendie, trouvant de faciles aliments dans les légères constructions de bois couvertes de chaume ou de feuilles, dévorait déjà une dizaine de bâtisses ; il était peu probable qu'au milieu de la confusion générale, on réussît à l'éteindre, et cette nuit devait voir la ruine de San-Pedro, repaire de brigands qui s'étaient temporairement déguisés en honnêtes mineurs en attendant que les circonstances leur permettent de reprendre le cours de leurs occupations habituelles.

« Maintenant, opina le Parisien, je pense que nous pourrions songer à nous tirer des flûtes. Allez, Arroonah, soufflez dans votre trombone sans coulisse, le deuxième acte de la pièce va commencer ». L'Indien prit dans son sac une sorte d'olifant en corne de buffle, dont il tira quelques sons aigus et perçants : c'était chez les Cœurs-de-Feu, quelque chose d'équivalent à la sonnerie « rassemblement ». Dociles, abandonnant à regret leurs proies, les guerriers revinrent au galop vers leur sachem. « Hum ! fit Coucou, il me semble qu'il en manque ! Ça devait arriver, puisque paraît-il, on n'a pas encore trouvé le moyen de faire d'omelettes sans casser des

œufs... Dites donc, là-bas, hé ! vous voulez que j'aille vous chercher ? Je vous demande un peu si vous n'avez pas assez de ceux que vous avez déjà sur vos cailloux sans chaperder encore ceux de vos contemporains ! » Cette interpellation s'adressait à trois ou quatre de ses guerriers qui, en dépit des balles que des mineurs barricadés dans les maisons leur décochaient encore, n'avaient rien trouvé de mieux que de descendre paisiblement de leurs montures pour s'en aller cueillir quelques chevelures. « Ce qu'ils sont barbes avec leurs histoires de « tifs », grogna le gamin, il faut le voir pour le croire. Ma parole, je suis sûr que si on leur coupait les deux mains, ils emprunteraient celles du voisin pour se livrer à leur sport favori !... Tout le monde est là, c'est-à-dire tous ceux qui ont encore deux jambes, deux têtes et un bras en bon état... ou plutôt non, deux jambes, deux bras et une tête. Attention ! Ouvrez la lourde, les concierges siouplait !... Ouvrez la porte, quoi !... Bon. Maintenant que chacun me suive selon la consigne, qui n'est pas de ronfler ».

Le cri de guerre des Cœurs-de-Feu résonna dans la nuit, et à la lueur sinistre du brasier, les guerriers indiens, dont le nombre avait, hélas ! diminué dans des proportions assez sensibles, s'ébranla au

galop de ses chevaux écumants et mabrés de sang.

Mais pendant que se livrait dans le village le terrible combat que nous avons rapporté, les aventuriers formant l'escorte du convoi avaient été réunis et formés en ordre par leurs chefs ; ceux-ci avaient eu un instant la velléité de courir au secours des mineurs, mais accueillis par le feu du détachement que, très sagement, Coucou avait laissé à la garde de la porte, ils s'étaient repliés, se contentant d'occuper le pourtour du parc que formaient leurs chariots afin de protéger ceux-ci. Notre Parisien avait trop de « jugeotte » pour ne pas avoir prévu pareille éventualité, c'est pourquoi, au lieu d'attaquer, il avait imaginé de jeter sa troupe vers la droite, du côté opposé au camp, où elle ne tarda pas à se fondre dans les ténèbres. Mais elle n'alla pas loin ; après cinq minutes d'une course aussi rapide que le permettaient l'obscurité et le terrain, il donna l'ordre de la halte.

« Vous avez un moment pour souffler, mes frères rouges, vous et vos chevaux, dit-il. Vous vous êtes « bûchés » comme de braves types, et ça a marché comme sur des roulettes ; regardez-moi si ça flambe là-bas, hein ! On se croirait aux feux de joie de la Saint-Jean, au sommet

de la Butte, parole !... Maintenant, je vais vous dire ce qui va arriver. Ils nous croient partis, et les « costauds » qui sont restés hors du village à l'abri des coups sous prétexte de garder leurs « bagnoles » (voitures) vont aller aider les copains à éteindre le feu. Les copains les disputeront : c'est bien le moment d'arriver, qu'ils leur diront, maintenant que tout est fini. Alors ils se battront probablement. Là-dessus, nous remonterons sur nos « canards et nous tomberons sur le convoi. A partir de ce moment-là, vous devez savoir ce que vous aurez à faire, puisque je vous l'ai déjà dit... Souvenez-vous que vous avez pas mal de bons copains à venger, hein ! Et comme pour les venger, il est probable qu'il y en aura d'autres qui se feront aussi « zigouiller », il faudra encore venger ceux-là et ainsi de suite. Vous voyez qu'il n'y a pas de raison pour que ça finisse. Oh ! on voit bien que nous ne sommes pas ici pour nous amuser... »

Les Cœurs-de-Feu s'habituaient maintenant aux bizarries de langage de leur sachem. Il y eut parmi eux un murmure joyeux, un frémissement de plaisir à l'annonce que la bataille allait recommencer et Lenapua exprima la pensée générale en disant : « Les Bonnets-Noirs sont les Bonnets-Noirs, et l'Oiseau-Mo-

queur est leur sachem, aussi brave qu'avisé. Ils le suivront partout, jusqu'au delà de l'eau salée où se lève le soleil s'il veut les y conduire. — On verra ça, répliqua sérieusement le gamin, mais ce sera pour un autre jour parce qu'aujourd'hui, il se fait tard. Je vous demande même si des types sérieux et rangés des voitures comme nous ne devraient pas être au dodo depuis des heures !... La danse va bientôt recommencer, les fils, vous savez, buvez un coup ceux qui ont soif, tout à l'heure ce ne sera plus le moment... »

La halte dura vingt minutes ; puis, au pas, précédé à deux cents mètres en avant par des guerriers à pied, la troupe se mit en marche dans le plus profond silence. L'emplacement du convoi était nettement indiqué par des lumières courant ça et là, et celui du village par les lueurs rouges de l'incendie dont l'intensité croissait ; à n'en pas douter, la moitié de San-Pedro était en feu.

Coucou arrêta ses cavaliers hors de la vue de l'ennemi, et attendit le rapport des éclaireurs ; il ne fut pas absolument conforme à ce qu'il attendait. En effet, les aventuriers au lieu de s'être portés au secours des mineurs ne paraissaient aucunement se soucier de ceux-ci.

En revanche, ils étaient fort occupés

à atteler leurs chariots dont plusieurs bien accompagnés, s'éloignaient déjà : c'étaient les torches de leurs escortes que l'on avait vues circulant dans le camp.

« Comment ! s'étonna le Parisien, ils déménagent ! Est-ce que le pays ne leur plairait plus?... Mais, brute que je suis, c'est pourtant facile à comprendre : la poudre, parbleu ! Il y a des voitures de poudre et ils les éloignent du village en flammes parce qu'ils ont peur de les voir sauter. Bonne précaution, ma foi, mais leur servira-t-elle à grand'chose ? Voilà ce qu'il faudra savoir... »

Il modifia aussitôt ses dispositions. La troupe au complet fit un à droite, marchant parallèlement au parc de voitures, dont les lumières indiquaient du reste assez nettement l'itinéraire, puis des éclaireurs furent de nouveau envoyés en avant. A peine avaient-ils parcouru cinquante pas que des voix, dans l'ombre crièrent :

« Halte ! Qui va là ? — Nous sommes découverts, cria Coucou, eux aussi ont voulu voir ce qui se passait aux environs. En avant, Bonnets-Noirs, mes frères rouges, on va encore s'amuser. De plus en plus fort, quand c'est fini ça recommence ! » Et sur son ordre, les Cœurs-de-Feu lancèrent leurs montures au trot,

car aucune allure plus rapide n'était possible sur ce terrain qu'ils ne connaissaient pas. Ils distinguèrent quelques ennemis, les uns à pied, les autres à cheval, qui fuyaient à toute vitesse, traversèrent un fossé assez profond où deux ou trois chevaux culbutèrent sans dommage du reste pour eux ni leurs cavaliers, et, parvenus de l'autre côté, aperçurent vaguement à deux cents pas plusieurs voitures entourées d'une nombreuse escorte. A ce moment, la lune se dégagea des nuages, éclairant le spectacle de sa clarté blafarde.

« Que le diable l'emporte, l'astre des nuits, grogna le gamin. Ils vont pouvoir nous canarder à leur aise, comme dans un fauteuil, quoi ! »

Il achevait à peine que la scène changea brusquement. A sa profonde stupeur, il vit les aventuriers se précipiter en masse de l'autre côté des voitures, et courir à toutes jambes dans tous les sens, plantant là véhicules et attelages.

« Bah ! s'exclama le gamin, est-ce qu'ils auraient peur de sauter au cas où il y aurait bataille, par hasard ? C'est vrai qu'une balle dans un tonneau de poudre pourrait leur procurer l'avantage d'un voyage gratis dans les espaces célestes, après tout... »

Nulle autre hypothèse n'était possible,

et il est certain qu'en cas de fusillade, il eût été bien probable que l'éventualité se fût réalisée. Il ne restait plus qu'à se hâter de profiter de l'aubaine.

X

Le convoi de poudre de mine.

Le premier soin de Coucou fut, suivant le principe constant qu'il avait plus d'une fois entendu énoncer par Thomas le Canadien, d'envoyer quelques éclaireurs dans toutes les directions pour se prémunir contre une surprise, puis il s'approcha des voitures, au nombre de huit, et attelée chacune de trois forts chevaux.

Un rapide examen le convainquit qu'elles étaient bien chargées de poudre de mine, contenue dans des barils.

« Décidément, fit-il, celui qui a inventé la poudre m'a rendu un joli service, car elle me permet de jouer de bien mauvais tours à ce pauvre don Rodriguez. Mais il ne s'agit pas de blaguer ; voyons, qui est-ce qui connaît une rivière, un ruisseau, un étang par là aux alentours... parce que le lac d'Orriba est bien loin. — Il y a un « retro » (mare à trois cents mètres, dit un guerrier. L'eau en est noire comme

la robe du cheval de l'Oiseau-Moqueur.

— Ça n'a pas d'importance. Allez, les amis, que quelques-uns d'entre vous se transforment en « collignons » pour mener les chariots au retiro en question, où va nous conduire notre frère. Et au trot ! »

Il n'était pas douteux qu'un cercle menaçant d'hommes armés entourât la troupe des Bonnets-Noirs ; pourtant aucun acte d'hostilité n'était tenté contre eux à cause de la menace latente de l'explosion ; il y avait bien là trois mille cinq cents à quatre mille kilos de poudre, et c'était certes de quoi donner à réfléchir aux plus braves. La mare fut découverte sans trop de peine, et aussitôt, la moitié des Cœurs-de-Feu s'employèrent à une besogne délicate.

Chaque baril contenant environ vingt kilos d'explosif, était fermé à sa partie supérieure par un bouchon métallique vissé ; tous ces bouchons furent enlevés, et les barils précipités dans l'eau profonde de près de trois mètres : la poudre était à jamais inutilisable désormais.

Seulement, comme il y avait près de deux cents de ces tonnelets, l'opération fut relativement longue et Coucou n'était pas sans appréhension, parce que, durant ce temps, l'ennemi avait tout loisir de préparer des travaux d'investissement, et

c'était à quoi, d'après les rapports des éclaireurs, il s'employait activement.

Il semblait qu'il fût occupé à dresser des barricades et à creuser des fossés, mais il travaillait en un silence que troublaient seuls, de temps à autre, des cris de menace ou d'insulte, proférés de loin. Les aventuriers unis aux mineurs voulaient leur revanche.

Quand, à la lueur de l'unique torche éclairant cette scène, tous les barils, sauf cinq qu'il avait ordonné de réservé, eurent été culbutés dans le *retiro*, le Parisien se redressant sur ses étriers, essaya de sonder l'obscurité autour de lui : le village brûlait toujours, bien que sur plusieurs points, il parût que ses habitants se fussent rendus maîtres de l'incendie.

Partout ailleurs, c'étaient les ténèbres, la lune étant à nouveau disparue derrière les nuages et l'ennemi ayant éteint toutes ses lumières. Quels étaient au juste les travaux d'investissement effectués par les assiégeants ? C'est ce qu'il fallait savoir, car il suffit de peu de chose pour rendre en pleine nuit, le passage impraticable à des chevaux. Pour comble, une nouvelle fâcheuse arriva : des guetteurs avaient entendu une conversation en langue kioway, et il fallait conclure de là

que le détachement auquel les Cœurs-de-Feu avaient eu affaire l'avant-veille venait d'arriver, constituant pour l'ennemi un important renfort. La situation devenait très grave, et une voix sortant des ténèbres vint en apporter la confirmation :

« Vous êtes pris, Bonnets-Noirs du diable, criait-elle, et le diable, votre patron lui-même, ne vous tirerait pas de cette souricière. Vous ne tarderez pas à faire connaissance avec le poteau des supplices, et nous verrons si vous y serez aussi brillants que sur les selles de vos chevaux ». Mais aucun coup de fusil, n'était tiré ; on attendait que les Cœurs-de-Feu attaquassent, car à ce moment-là, il y avait tout lieu de supposer qu'ils auraient entièrement noyé la poudre, et en tout cas, telle était la rage des aventuriers qu'ils étaient résolus à courir le risque de sauter plutôt que de laisser échapper leurs ennemis.

Notre Coucou cependant ne restait pas inactif. « Ah ! nous ne nous tirerons pas de là, ronchonnait-il. Nous allons voir ça, mon vieux ! Tu ne me connais pas, ça s'aperçoit tout de suite, autrement tu ne dirais pas des bourdes de cette dimension-là ».

Sur son ordre, deux des barils demeurés intacts furent prudemment portés ausis

près que possible de la ligne ennemie, et les bouchons enlevés. On y adapta des mèches dont une des voitures portait plusieurs paquets et, prenant la parole, le gamin cria : « Attention, hommes blancs, esclaves du señor Rodriguez, à qui les Bonnets-Noirs ont déclaré la guerre. La nuit est maintenant plus sombre que l'aile du vautour noir, tout à l'heure elle sera plus brillante que ne l'est le plumage de l'oiseau lumineux des marais (sorte de sarcelle dont les plumes sont phosphorescentes). Prenez garde, hommes blancs, l'Oiseau-Moqueur va faire de la nuit le jour ! » Et ce disant, il battit le briquet et mit le feu aux mèches, tandis que sur son ordre, les Cœurs-de-Feu retirés de l'autre côté de la mare s'allongeaient sur le sol, et faisaient coucher auprès d'eux leurs chevaux habitués à cette manœuvre. Puis il s'éloigna rapidement et fut s'abriter derrière un gros arbre qu'il avait remarqué.

Il y eut, parmi les assiégeants, un tumulte significatif, un bruit de fuite éperdue.

Deux détonations formidables et presque simultanées retentirent presque aussitôt, deux jets de flamme s'élancèrent vers les cieux. « Bon, fit Coucou qui, au risque d'être blessé par des pierres ou les éclats des barils, avait profité de ces deux éclairs,

si fugitifs qu'ils eussent été, pour sonder le terrain du regard en face du lieu où s'était produite l'explosion, ce sont de simples fossés... Pas bien méchantes leurs fortifications, n'empêche que si nous nous étions lancés au galop là dedans, la moitié de nos zèbres se démolissaient les abatis. Seulement ils ne s'y lanceront pas et ils ne se démoliront rien, papa Coucou n'est pas là pour des prunes... Voyons, ça y est-il là-bas? »

C'est que ses guerriers se livraient à un travail rapide et réglé d'avance.

Plusieurs d'entre eux, profitant de la fuite de l'ennemi, avaient transporté, en toute hâte, les trois barils restant, tout près de la ligne d'investissement ; puis, les ayant masqués avec des planches arrachées aux voitures, ils avaient regagné leurs postes ; alors, l'intrépide gamin, dissimulant sous son manteau un portefeu tout allumé, se glissa jusqu'àuprès de cette poudrière improvisée et enflamma les mèches fixées aux tonnelets. Juste à ce moment, les aventuriers, remis de leur alerte, venaient reprendre place derrière leurs tranchées, vociférant, hurlant, se moquant des engins des Peaux-Rouges qui ne leur avaient fait aucun mal. Ils venaient de réoccuper leurs emplacements primitifs lorsque les trois barils, placés à

quinze mètres de là, mais dont ils n'avaient qu'à peine remarqué la masse sombre et indistincte, firent explosion...

Ce fut une fuite éperdue. Nul d'entre eux ne s'attendait à pareille catastrophe, et ils étaient là un fort groupe d'une cinquantaine d'hommes, dont plus de vingt furent renversés, deux ou trois tués raides, les autres blessés. Un concert de plaintes et de hurlements s'éleva, glaçant les autres assiégeants qui ne comprenaient pas très bien et s'en trouvaient d'autant plus émus. Et pendant ce temps, les Cœurs-de-Feu, tenant leurs montures par la bride, franchissaient le fossé, sans rencontrer la moindre résistance, car tout avait fui à cent cinquante mètres à la ronde ; puis sautant vivement en selle, ils s'enfoncèrent au trot dans la nuit sombre, Coucou à leur tête, suivi de ses inséparables Arroonah et Lenapua. Quand les aventureux, enfin revenus de leur épouvante, osèrent s'approcher de l'endroit où leurs blessés les appelaient à l'aide, ils apprirent d'eux que leurs soi-disant prisonniers étaient déjà loin. Alors leur rage ne connaît plus de bornes, en même temps qu'ils sentaient cruellement l'humiliation de ne pas réussir, à trois cents et plus qu'ils étaient, à venir à bout d'adversaires six fois moins nombreux. Tout ce qu'il y avait

de chevaux dans le camp fut réquisitionné et des bandes furieuses se lancèrent sur les traces des Cœurs-de-Feu, entraînant les Kioways, qui, fort impressionnés par les explosions, marchaient d'ailleurs sans enthousiasme.

« Eh bien, vieux frère, demandait Coucou à Arroonah, qu'en dites-vous? Le village est incendié, le convoi de poudre n'est plus qu'un lointain souvenir. Malheureusement, nous avons bien perdu une quinzaine de copains... — Dix-huit, interrompit Arroonah. Sept ont été tués, deux autres sont morts de leurs blessures, tout à l'heure, auprès du « *retiro* », les autres suivent, attachés sur leurs chevaux comme c'est l'habitude chez les Cœurs-de-Feu... »

— Ça nous a coûté cher ; pauvres braves types ! Mais je parierais que les autres ont bien écopé d'au moins soixante tués ou blessés, sans compter ceux qui ont été démolis par le truc de la poudre... Maintenant, nous allons nous séparer par petits groupes comme je l'ai ordonné ; c'est le seul moyen d'échapper aux poursuites. »

C'était en effet, une tradition constante chez les Bonnets-Noirs et les Cœurs-de-Feu en général, qu'après un combat, s'ils étaient poursuivis, ils se fractionnaient par petits détachements de trois ou quatre hommes dont chacun se débrouil-

lait pour son compte ; deux ou trois lieux de rassemblement étaient fixés, à peu de distance l'un de l'autre, autant que possible en une région écartée et peu fréquentée, et les groupes s'y rendaient isolément : un autre endroit encore était désigné, où devaient se diriger les retardataires qui n'auraient pu en temps utile se joindre à leurs camarades.

Ce système avait l'inconvénient de réduire pendant quelque temps la troupe à l'impuissance, mais il présentait l'avantage de rendre les poursuites beaucoup plus difficiles, l'adversaire ne sachant plus quelle piste suivre ; en outre, il est évident que trois hommes demeurent inaperçus, alors qu'on ne manquerait pas d'en remarquer quarante ou cinquante ; c'est pourquoi il est presque toujours adopté dans la guerre de partisans, et les guérillas espagnoles, sous le premier Empire, en firent un usage constant.

Au loin, derrière, on entendait le vacarme des aventuriers lancés sur les traces de ces Bonnets-Noirs qui venaient de leur donner tant de fil à retordre. Mais les Indiens ne s'en occupaient guère ; tout à l'ivresse de leur triomphe, ils conversaient entre eux avec une animation peu habituelle, se racontant mutuellement leurs exploits ; les blessés ligotés

sur leurs montures souffraient en silence, ne laissant pas échapper un seul gémissement. « Bon fit Coucou après un grand quart d'heure de chevauchée, nous approchons de l'endroit où nous avons laissé des chevaux de rechange, en compagnie de notre excellent Vanderchop. Bonne idée que le papa Bill-Bull a eu là de nous gratifier d'une demi-douzaine de « canards » supplémentaires, car nous en avons quelques-uns qui traînent plutôt la patte... Grouillons-nous, que tout le monde soit envolé avant que le soleil se lève... Pour une expédition réussie, je crois qu'on ne peut pas dire que celle-là ne le soit pas, bon sang ! Merci, ceux qui ne seront pas contents qu'est-ce qu'il leur faudra ! Seulement en voilà assez pour cette fois, suffit ! La suite au prochain numéro... »

## XI

### Grave révélation.

Dans la clairière d'où il avait été invité à ne pas s'écartier, le bon Vanderchop attendait, fort agité, semblait-il, car aussitôt qu'il eut reconnu Coucou à la tête de ses cavaliers, il s'élança vers lui : « Godfordom, grand chef, s'écria-t-il d'une

voix frémissante, qu'est-ce donc qui se passe, dites-moi? On s'est battu, pour une fois? J'ai entendu... boum, boum, ranpanpan... des coups de fusil, des... C'est terrible, ces choses! » Silencieux, Coucou lui montra les blessés attachés sur les montures, et le brave naturaliste recula épouvanté, murmurant des paroles d'où il semblait ressortir que s'il avait su, il serait resté dans sa douce et paisible Belgique. « Les Bonnets-Noirs, dit alors Coucou, ne font la guerre qu'aux mauvais blancs, et mon frère n'est pas de ceux là; qu'il se rassure, et qu'il m'écoute. S'il reste ici, seul, incapable de se défendre, il est presque sûrement condamné à périr, car la faim, la dent des bêtes sauvages, le venin des serpents, les couteaux et les balles des gens de San-Pedro ne tarderont pas à chasser la vie de son corps. Qu'il enfourche un cheval, et qu'il accompagne le sachem des Bonnets-Noirs. Celui-ci le conduira sous le wigwam d'un autre blanc très puissant et très respecté auprès de qui il sera en sûreté. — Vous suivre, grand chef!... Mais si vous vous battez encore?... — J'ai dit. — Si seulement, marmotta le brave homme, je savais où se trouve ce jeune Français, si sympathique, Lucien Leclercq! Mais est-il seulement de retour de cette expédition chez ces émigrés polonais?...

Le Parisien, tout d'abord, ne prit pas garde à ces paroles, et ce ne fut qu'après quelques secondes que leur sens lui apparut nettement. Oubliant son rôle d'Indien, il bondit sur le savant, et lui empoignant les deux mains : « Qu'est-ce que vous venez de dire ? lui cria-t-il. Lucien Leclercq serait allé chez les Polonois ? Pourquoi, qu'y comptait-il faire ? » Comme l'autre, effrayé, allait répondre, Lenapua prit le bras du sachem. « Mon frère l'Oiseau-Moqueur parle, dit-il, et ses ennemis courrent. Croit-il que le vent emportant vers eux les mots qu'il prononce se chargera de paralyser les jambes de leurs chevaux ? — Il est barbe, ce monstre-là, ronchonna Coucou, c'est une pure merveille ; il faut toujours qu'il vienne mettre des bâtons dans les roues ; n'empêche qu'au fond il ait raison... Que l'homme blanc, dit-il au Belge d'un ton qui n'admettait pas de réplique, enfourche le cheval qu'on va lui amener ; s'il ne sait pas s'y tenir, qu'il se cramponne à la selle et qu'il se prépare à suivre les Bonnets-Noirs. — Mais, grand chef... — Que mon frère se taise, s'il ne veut pas être attaché à l'un de ces arbres et livré en pâture aux animaux de la forêt, et qu'il obéisse au sachem comme l'enfant obéit à l'auteur de ses jours. »

L'infortuné citoyen du Hainaut, épouvanté, se garda bien de faire remarquer à son interlocuteur que la différence de leurs âges respectifs rendait peut-être cette dernière figure un peu hardie. Après des efforts méritoires et aidé de deux Cœurs-de-Feu, il réussit à se hisser sur la monture qui lui était destinée, tandis que la troupe des guerriers, silencieuse, faisait ses préparatifs de départ. L'un des hommes blessés et attachés sur leurs chevaux étant mort, on délivra le cadavre de ses liens et on l'assit au pied d'un arbre au tronc duquel le torse fut fixé au moyen de lianes ; dans sa main droite on plaça sa lance, dans sa main gauche son poignard : tels sont les honneurs que les Cœurs-de-Feu rendent aux guerriers tués au combat quand ils n'ont pas le temps de les enterrer.

Coucou était extrêmement perplexe. Avant de donner le signal de la séparation, il se tourna vers le Belge : « Que mon frère me réponde en dix mots, lui dit-il d'un ton fébrile. Qu'allait faire Lucien Leclercq chez les Polonais ? — Bah ! le chef le connaît donc ?... » Furieusement, le gamin poussa sa monture sur lui. « Si on vous le demande, répondez que vous avez avalé votre langue et que vous n'en avez pas de rechange, cria-t-il. Ah ! j'ai connu

des pies borgnes qui étaient bavardes, mais quand il était question de jacasser vous leur rendriez des points, vous, vieille tête de mule ! Qu'est-ce qu'il allait faire là-bas ? — Réclamer sa sœur, qui après de singulières aventures... — Ça va bien. Avec qui est-il parti ? — Avec don Rodriguez et une forte escorte. — Quand ? — En même temps que nous partions nous-mêmes pour venir à San-Pedro. »

Coucou ne réfléchit pas plus de dix secondes ; se tournant vers Lenapua, il déclara d'un ton bref : « Tout est changé. Combien avons-nous de blessés avec nous ? — Huit. — Combien restons-nous d'hommes valides ? — Quarante-deux, plus l'Oiseau-Moqueur et Arroonah. — Bon. Quarante-deux moins seize, ça fait vingt-six. Mon frère va désigner vingt-six guerriers qui m'accompagneront. Les seize autres seront chargés de conduire les huit blessés au lieu de réunion déjà fixé, dans la vallée d'Ocatel. Lenapua fera partie de ces derniers, et il en prendra le commandement en attendant que j'arrive. — Mon frère, remarqua Lenapua, avait donné d'autres ordres auparavant ; il ressemble à la feuille qu'emporte le vent et qui échange de direction au gré de la brise. — Allons, bon ! vociféra le Parisien exaspéré, alors c'est une épidémie de

dire des bourdes, cette nuit? Vous ne comprenez donc rien, vous êtes donc bouchés? Puisque je vous dis que je viens d'apprendre du nouveau, bon sang de malheur!... Et puis d'abord, fermez ça, vous n'avez pas besoin de comprendre. C'est-y moi qui commande ici ou bien c'est-y la chouette qui est en train d'y aller de sa romance en haut du chêne d'en face? C'est moi, hein? Alors, mettez-vous une muselière et obéissez à papa sachem! »

Il était hors de lui, et peut-être le manifestait-il un peu trop vivement, mais les révélations du Belge justifiaient son émoi; elles démontraient en effet que don Rodriguez n'avait pas renoncé à mettre la main sur Pauline, et comme il avait avec lui le propre frère de celle-ci, il était à craindre que les Polonais, en dépit de leurs promesses de ne la livrer à personne, se laissassent influencer. Et alors quel serait le sort de la gentille gamine? Mariée au fils du planteur, plus tard, et en attendant prisonnière ou peu s'en faut? A cette double pensée le sang de Coucou bouillait dans ses veines... C'est pourquoi il avait pris cette décision de se porter immédiatement au secours de la pauvre enfant, de l'enlever, de gré ou de force, et de l'emmener. Mais à condition qu'il fût encore temps, que don Rodri-

guez et Lucien ne l'eussent pas devancé !

En soldat discipliné, Lenapua avait baissé la tête sous la véhémente algarade de son chef. Vivement, il partagea les guerriers en deux détachements, selon les ordres donnés : vingt-six devant suivre Coucou, quinze plus lui-même destinés à escorter les blessés. Ce dernier fut aussitôt après réparti en quatre groupes, comprenant chacun quatre hommes valides et deux blessés, qui devaient par des chemins différents et détournés, gagner la vallée d'Ocatel. Il était grand temps de partir ; se rapprochant d'instant en instant on entendait les hurlements frénétiques des poursuivants, et, à travers les feuilles, on distinguait la lueur, encore lointaine heureusement, de leurs torches. « Très bien, fit Coucou, ça va ? Au revoir, vieux frères, tâchez de ne pas vous faire chiper, hein ? Il y a déjà eu assez de pattes démolies et de têtes cassées comme ça. Ayez bien soin des copains qui ont bobo, de façon que, lorsqu'on se retrouvera tous ensemble, ils soient tout à fait retapés, plus solides qu'avant. Quant à vous, papa Lenapua, faut pas me garder un chien de votre chienne parce que je vous ai dit des sottises. Tout ce qui ne part pas du cœur ne compte pas, et ça, ça ne partait pas du cœur ; serrons-nous la « cuiller » et

n'y pensons plus... Tout le monde est prêt? En avant, marche! Ran, plan, plan, plan, plan, rataplan; ça c'est le tambour du régiment qui donne le signal du départ; la musique ce sera pour la prochaine fois. »

Suivi du fidèle Arroonah, de Vanderchop tout effaré de ses nouvelles destinées, et des vingt-six guerriers silencieux et calmes, dont quatre tenaient en main des chevaux supplémentaires, la petite troupe s'ébranla, tandis que les quatre autres groupes disparaissaient dans la forêt. L'aurore était proche, et il fallait se hâter de se placer hors de portée des poursuites; aussi, le Parisien s'en remit-il du soin de guider la colonne de façon à embrouiller les pistes, au plus âgé de ses hommes, un beau gaillard de quelque trente ans, toujours taciturne, et que pour cette raison et aussi à cause de sa taille relativement élevée, on appelait assez bizarrement « le Héron-qui-écoute ». Celui-ci, avec une habileté véritablement extraordinaire, fit décrire aux Bonnets-Noirs, à distance convenable de la meute des gens de San-Pedro, une série de tours et de détours, de marches et de contre-marches, en ayant soin de laisser ça et là des vestiges de son passage, puis quand il eut, aux premières lueurs du soleil levant, découvert un ter-

rain caillouteux où il jugea qu'il serait difficile de relever les traces, il s'y lança à toute allure. Bien que les chevaux eussent fourni une rude tâche, ces animaux ont une telle puissance musculaire qu'ils filaient comme le vent. En quelques minutes, cris et vociférations s'étaient tus pour les Bonnets-Noirs, et cette course folle continua encore une demi-heure. Alors, le Parisien arrêta ses hommes.

« Quel est, demanda-t-il, celui de mes frères qui se charge de nous conduire au village que des hommes blancs ont construit au pied des montagnes de l'Ouest, qu'ils appellent Pyzdry, et auprès duquel s'élève une colline d'où jaillit du feu ? » On se souvient en effet qu'auprès du village des Polonais, il existait une sorte de volcan que Coucou avait vu de tout près au sortir de son exploration dans les étranges souterrains où il avait fait la rencontre de Garcia. Plusieurs voix s'élevèrent aussitôt, dont celle du Héron-qui-écoute, ce dernier était allé dans le pays de ces blancs y vendre du bétail, et il se chargeait d'y guider le sachem.



## XII

### En chevauchant par la Prairie.

Bien que l'ennemi, furieux d'une défaite certainement fort cuisante pour son amour propre, et qui ne pouvait manquer de déchaîner la colère de don Rodriguez en raison de la destruction du convoi de poudre, se fût certainement acharné à la poursuite des Cœurs-de-Feu, il était très probablement dépisté car, maintenant qu'il faisait grand jour, on eût évidemment aperçu à l'horizon les mieux montés des gens de San-Pedro ; or, rien n'apparaissait. Coucou n'en jugea pas moins prudent de continuer la route et se fiant au flair merveilleux de ses Indiens, il investit le Héron-qui-écoute et deux autres de ses camarades du soin de guider la troupe des Bonnets-Noirs. La marche fut aussitôt reprise, mais, alors que, depuis San-Pedro, on avait jusqu'alors suivi la direction du Sud, il fallut se rabattre à l'Ouest, car c'était par là qu'on trouverait Pyzdry.

Malgré la fatigue des chevaux, notre jeune « sachem » leur imposa encore quatre heures de trot ; quand il estima que

toute probabilité d'être rejoints avait disparu, il décida qu'on s'arrêterait au premier endroit favorable, pour y rester jusqu'au lendemain matin, afin de donner aux bêtes et aux gens un repos que leur avait bien mérité cette nuit agitée. Le camp fut donc établi, selon la coutume, au sommet d'une colline boisée où l'on pût se dissimuler, et d'où il fût possible d'embrasser une assez considérable étendue de pays. De minutieuses précautions furent prises pour que rien, pas même une colonne de fumée ne trahît la présence d'êtres humains ; avec des lianes et des branchages, on établit une sorte d'enclos, où les chevaux, débridés et dessellés, se vautrèrent avec délices dans l'herbe, puis quelques guerriers s'éloignèrent dans l'espoir de capturer au lasso — l'usage de la poudre étant interdit — un daim ou autre animal du même genre, tandis que d'autres veillaient, cachés dans le feuillage d'arbres élevés, et que le reste dormait.

Ces préparatifs achevés, Coucou fit comparaître devant lui le brave Vanderchop. L'infortuné savant était dans un état lamentable ; ces cinq heures de chevauchée à vive allure l'avaient complètement détraqué — lui qui, pour venir à San-Pedro, avait énergiquement refusé

une autre monture qu'une paisible mule ; — il marchait péniblement, les jambes raides et douloureuses, portant de temps à autre la main à la partie la plus charnue de sa personne, sans doute fort endommagée par le contact avec la selle. Mais le Parisien avait autre chose à faire que de s'apitoyer, et l'invita péremptoirement à lui raconter tout ce qu'il savait et avait entendu dire, tant au sujet de la mort des époux Leclercq que de Lucien et de Pauline : ce fut une déception car le naturaliste ne put que répéter ce qu'il avait déjà dit au sujet du départ de don Rodriguez et du jeune Français pour Pyzdry. Il est vrai que c'était bien suffisant pour éveiller toutes les inquiétudes de Coucou au sujet du sort de sa petite amie. Vanderchop fut donc congédié et invité à prendre des forces par un repos bien compris, sous peine d'être abandonné seul au milieu de la Prairie, menace qui jeta le pauvre homme dans des transes mortelles.

Le gamin procéda ensuite à l'interrogatoire du Héron-qui-écoute. Il apprit de lui qu'il fallait compter sur quatre grands jours de marche, avec des chevaux en bon état pour atteindre le territoire de Pyzdry, situé au pied des montagnes Rocheuses, comme celui des Cœurs-de-

Feu, mais beaucoup plus au Sud. L'homme paraissant tout à fait sûr de son itinéraire et ses compagnons étant d'accord avec lui, il n'y avait qu'à se fier à eux.

Resté seul avec Arroonah, Coucou se mit à réfléchir. Il n'était pas douteux que, pour des causes encore obscures, une agitation anormale se manifestât à cette heure au Texas. Cette mobilisation des forces des planteurs, de la police venue du Mexique, de Kioways, indiquait qu'il se préparait quelque chose. Là-dessus, il aurait probablement été possible de recueillir des renseignements intéressants de la bouche du colonel Lake-Evans, mais il ne fallait pas espérer se trouver au rendez-vous où, selon les indications de Bill-Bull, le sachem des Cœurs-de-Feu, l'on rencontrerait l'officier américain. Pilcomayos et la rivière Brazos n'étaient nullement situés dans la direction de Pyzdry, et pour l'instant, c'était à Pyzdry que Coucou voulait aller, parce que, pour lui, tout s'effaçait devant la nécessité d'empêcher don Rodriguez Sancha de s'emparer de Pauline.

« Et puis, après tout, grommela-t-il, au diable ce colonel ! Qu'est-ce qu'il me veut ? Il m'a rendu service, ça c'est vrai, en m'empêchant de faire sauter la « casbah » Rodriguez et compagnie, ce

qui m'aurait obligé à me faire sauter avec elle : sale affaire ! A l'occasion, je lui rendrai la pareille, pas besoin de le dire, mais c'est tout. Je ne vois pas la nécessité de me partager en deux pour le seul plaisir de tailler une bavette avec lui. »

Ces indications obtenues, ces résolutions prises, notre gamin rêva encore quelque temps, assis au pied d'un chêne, mais la fatigue, les émotions, les inquiétudes eurent raison de son énergie, et il finit par s'endormir d'un sommeil profond d'où il ne s'éveilla qu'à la nuit tombante. Les chasseurs étaient revenus, rapportant un faon qu'ils avaient tué, et dont le « sachem » savoura les meilleurs morceaux ; il consacra ensuite une demi-heure à remonter le moral de Vanderchop, décidément très déprimé, et qui constituerait certes un embarras ; mais que faire de lui ? Et puis Coucou reprit son somme jusqu'au lendemain matin. L'étape ne fut marquée que par un seul incident d'ailleurs sans gravité immédiate, et qui fut le suivant. Arroonah, qui s'était un peu écarté du gros de la troupe revint soudain au galop, et invita son ami Coucou à le suivre. Arrivé avec lui dans une petite vallée d'ailleurs charmante, il lui montra sur le sol les empreintes presque fraîches des sabots d'un ou de deux chevaux.

« Mon frère l'Oiseau-Moqueur voit-il ? demanda le jeune Indien.

— Il voit... c'est-à-dire qu'il voit que des « canards » sont passés par ici il n'y a pas longtemps.

— Ce ne sont pas des canards, répliqua sérieusement Arroonah, ce sont des chevaux ; et l'un de ces chevaux était monté par la jeune blanche qui, habillée en homme, s'est échappée de nos mains la nuit qui précédait l'attaque de San-Pedro, après que nous eûmes remis aux Kioways les branches teintes de sang annonçant que les Bonnets-Noirs étaient sur le sentier de la guerre.

— Angélina Susqueham ? Bah ? Et à quoi voyez-vous cela ?

— Mon frère, répliqua Arroonah avec une pointe d'orgueil, n'est pas encore un vrai Indien. S'il en était un, il aurait remarqué que le cheval de cette jeune fille était de ceux, très rares dans la Prairie, qui pratiquent ordinairement cette allure intermédiaire entre le trot et le galop que les blancs appellent l'amble ; les traces laissées par un cheval qui marche ainsi sont très différentes de toutes les autres. Or, l'une des deux montures qui sont passées ici hier soir marchait à l'amble.

— Bizarre, murmura Coucou ; évidemment de même qu'il n'y a pas qu'un

âne qui s'appelle Jean, de même il n'y a pas qu'un seul cheval qui « gigote des abatis » autrement que tout le monde. Mais enfin... Ah ! par exemple, si jamais je leur repose le grappin dessus à ceux-là, il faudra bien qu'ils s'expliquent, cette fois ; je l'ai déjà dit et je le répète. Merci, Artoonah, vous avez bien fait de me prévenir ; observez soigneusement les environs, et si vous apercevez ce hérisson de Willie Susqueham et son Angélina, nous verrons à nous les approprier tous les deux et à les tenir un peu plus solidement que la première fois... »

La journée s'acheva, et celle du lendemain s'écoula sans encombre : dans la Prairie, c'est toujours ainsi, on peut y courir une semaine sans apercevoir âme qui vive, puis pendant la période suivante les rencontres se succèderont. D'habitude, les voyageurs préfèrent la première alternative sensiblement moins dangereuse pour leur sécurité. Le troisième jour, alors qu'on approchait de l'endroit où le Héron-qui-écoute pensait pouvoir établir le camp, et que Coucou était fort occupé à gourmander le naturaliste belge, absolument déprimé et parlant d'en finir avec la vie, les éclaireurs refluèrent vers la petite troupe, et l'un d'eux accourut au galop vers le chef.

« Bon grogne Coucou, encore une anicroche ! Ça m'aurait bien étonné aussi ; songez donc, voilà deux jours qu'il ne nous est rien arrivé ! Seulement, ce n'est pas le moment de m'ennuyer, parce que je ne suis pas d'humeur folâtre aujourd'hui. Gare à la casse ! »

Le rapport du Cœur-de-Feu fut assez singulier. En arrivant au bord de la pente douce par laquelle se continuait le plateau que les Bonnets-Noirs venaient de parcourir, ses compagnons et lui avaient aperçu au bas de cette même pente, un campement considérable d'Indiens, ou pour parler plus exactement, deux campements à quelque distance l'un de l'autre. Plus loin, se dressait une colline assez élevée, d'une chaîne qui barrait l'horizon et il semblait, autant que l'éloignement permettait d'en juger, que des travailleurs — probablement les Indiens en question — fussent occupés à y éléver une construction déjà assez haute, figurant vaguement une tour.

« Ça, opina le gamin, c'est drôle. Les Peaux-Rouges sont généralement des lascars qui se croiraient déshonorés s'ils risquaient d'endommager par le travail les nombreux poils qu'ils ont dans la main : qu'est-ce donc qui a pu passer par la cervelle de ceux-là ? Qu'en pensent mes

frères? demanda-t-il à Arroonah et au Héron-qui-écoute, décidément promu au rang de conseiller intime. — Peut-être, répondit le premier, veulent-ils élever un édifice qui leur permette de surveiller au loin le pays. — C'est une idée pas plus bête qu'une autre, bien que je n'en ai jamais vu se donner autant de mal. Que dit mon frère le Héron? — Haugh ! répliqua seulement le taciturne personnage. Celui qui voit mal n'a qu'à se rapprocher pour mieux voir, celui qui entend mal n'a qu'à mieux écouter. J'ai dit. — J'ai connu un monsieur, qui s'appelait M. de la Palisse, qui est devenu célèbre rien qu'à débiter des vérités aussi fortes que celles-là ; du reste ça ne lui a pas réussi, il en a attrapé une méningite et il en est mort. Enfin... D'abord l'essentiel est de savoir à qui nous avons affaire. » Il désigna quatre éclaireurs avec mission de se glisser à pied bien entendu, le plus près possible des campements, afin de le renseigner sur les tribus qui les occupaient, et lui-même s'avança pour examiner cet ouvrage dont l'édification arrachait ainsi des Indiens à leur habituelle nonchalance.

## XIII

### Cheyennes et Fils-de-la-Lune.

Un simple coup d'œil révéla à Coucou, lorsqu'il eut atteint un point d'observation favorable, que ses Bonnets-Noirs ne l'avaient pas trompé. Deux campements l'un beaucoup plus important que l'autre étaient établis au pied d'une colline en forme de tronc de cône, et au sommet de celle-ci, se dressait une espèce d'échafaudage dont, malgré l'éloignement, notre Parisien se déclara qu'il n'avait pas encore vu le pareil dans la Prairie. Mais au fond cela ne l'intéressait guère ; ce qui était plus grave, c'est que les Indiens ayant poussé des postes tout autour d'eux à des distances considérables, et le peu de relief du terrain aidant, il allait être obligé de faire un détour considérable pour les éviter. Or, dans les circonstances actuelles, tout retard pouvait être fatal, puisqu'il s'agissait d'arriver à Pyzdry avant don Rodriguez. C'est pourquoi Coucou se rongeait les poings et maudissait « les abrutis qui avaient eu l'idée saugrenue de venir s'installer là juste sur son chemin, comme si la Prairie n'était pas assez

grande pour qu'ils ne pussent trouver ailleurs un emplacement qui ne gênât personne. »

Les quatre Bonnets-Noirs partis en reconnaissance revinrent enfin et firent leur rapport. Le camp le plus important était la résidence d'un fort parti de Cheyennes, quant à l'autre, les guerriers qui l'occupaient étaient inconnus des Cœurs-de-Feu, et ils devaient habiter normalement au loin ; leur accoutrement était du reste bien singulier : énorme coiffure faite de plumes et de dépouilles d'animaux, court pantalon rouge, vert, jaune ou d'autre nuance éclatante, sandales, et sur le corps, une multitude de petits ronds peints en blanc et capricieusement disposés. A cette description, Coucou fit un saut sur place : « Je sais ! cria-t-il. Ce sont des Fils-de-la-Lune. Et les autres sont des Cheyennes... Ah ! sapristi, si je m'attendais... Quatre sous qu'il y a du Carbougnat par là-dessous ! » On se souvient en effet qu'il avait, lors de son voyage à la recherche du lac Orriba et de Thomas le Canadien, rencontré un groupe de guerriers appartenant à 'a lointaine tribu des Fils-de-la-Lune, et dont le chef lui avait raconté que ses hommes et lui étaient en route pour aller réclamer aux Cheyennes un homme — un dieu plutôt

— que la lune même avait par erreur déposé sur le territoire de cette tribu et qui n'était autre que Carbougnat et son ballon.

Les Cœurs-de-Feu écoutaient sans comprendre. Très perplexe, Coucou réfléchit un instant, puis il s'informa auprès d'eux des relations de leur tribu avec les Cheyennes ; sans être cordiales, elles n'étaient empreintes d'aucune hostilité. « Eh bien ? fit alors le gamin, nous allons savoir à quoi nous en tenir ; que nous campions ici ou là-bas peu importe, pas vrai ! En route, et allons voir de plus près l'architecture de ces messieurs. » Par ses ordres, deux guerriers à cheval prirent les devants, brandissant ostensiblement en signe de paix des rameaux coupés aux arbres ; le reste de la troupe suivit à quelque distance.

Son apparition jeta le trouble dans les deux tribus ; de forts partis de cavaliers se portèrent aussitôt à sa rencontre, en armes, mais rassurés par les emblèmes pacifiques, multiplièrent bientôt les signes d'amitié. Pourachever de les mettre en confiance, le Parisien arrêta ses hommes et s'avança seul, suivi d'Arroonah. Il se trouva bientôt à portée de voix. « Que le Grand-Esprit, dit-il à haute voix, étende sa protection sur les hommes rouges et

en particulier sur les Cheyennes et les Fils-de-la-Lune, tous vaillants guerriers et hardis chasseurs. Les Bonnets-Noirs des Cœurs-de-Feu sont leurs frères et désirent fumer avec eux le calumet de paix. — Haugh ! répliqua un chef cheyenne qu'il en soit ainsi. La place des Bonnets-Noirs des Cœurs-de-Feu, est marquée autour des foyers et sous les wigwams d'écorce des Cheyennes et des Fils-de-la-Lune. » Convaincu qu'il n'y avait rien à craindre, le Parisien fit signe à ses hommes d'avancer ; les Indiens sauvages les considéraient avec une curiosité mêlée d'une vague crainte, laquelle s'expliquait par la renommée sinistre qui s'accollait au nom des Bonnets-Noirs d'antan, et il était clair qu'en dépit du petit nombre des arrivants, ils s'estimaient heureux de leurs assurances pacifiques. On prit processionnellement et sans rien ajouter, comme il convient, le chemin du camp, le plus important, à la lisière duquel deux ou trois cents guerriers étaient accourus : Cheyennes, Fils-de-la-Lune et Cœurs-de-Feu mirent pied à terre, et s'asseyant sur leurs talons formèrent un immense cercle au centre duquel prirent place avec le « sachem » Coucou, les trois principaux chefs des deux tribus. Après quoi chacun, tirant son calumet, se mit à fumer gra-

vement. De temps à autre, Coucou levant le nez examinait le monument qui se dressait en face de lui au sommet de la colline ; c'était bien une espèce de tour, ou mieux, de « pylone » et qui atteignait une hauteur d'une quinzaine de mètres ; mais il était manifeste qu'il n'était pas terminé. Quel pouvait en être l'objet ? Mystère.

Au bout de dix minutes la conversation s'engagea. « Bien des soleils et bien des lunes, proféra lentement un chef cheyenne, se sont écoulés depuis que, pour la dernière fois, les Bonnets-Noirs des Cœurs-de-Feu ont parcouru la Prairie au galop de leurs rapides coursiers. Pourquoi mes frères ont-ils suivi la trace de leurs ancêtres et ne sont-ils pas restés dans leur tribu ? — Il arriva un jour, expliqua non moins solennellement le Parisien, qu'une troupe de « carabus » (sortes de perroquets) chassa de leurs nids, pour s'y installer à leur place, des hirondelles qui avaient établi leurs gîtes dans les fentes des rochers. Une partie des hirondelles n'essayant pas de lutter, s'enfuit et alla s'installer ailleurs, mais quelques-unes, plus hardies, déclarèrent la guerre aux envahisseurs ; la lutte fut vive et les vallées retentirent longtemps des cris aigus des combattants et des plaintes

des blessés. Enfin, las de ces escarmouches incessantes, les carabus renoncèrent à conserver leur conquête et l'abandonnèrent, comprenant que, quoique bien plus nombreux, ils n'auraient pas raison de cette résistance désespérée. Mes frères comprennent-ils? Les Cœurs-de-Feu sont les hirondelles, et les « carabus », ce sont les mauvais blancs qui veulent s'installer sur leurs territoires pour y arracher des entrailles du sol le métal blanc qui brille, et les Bonnets-Noirs, ce sont les vaillants qui refusent de se soumettre à la loi injuste des mauvais blancs. — Haugh! Mes frères sont des braves, et si tous les hommes rouges leur ressemblaient, les fils de nos pères n'en seraient pas réduits à la condition du gibier traqué par le chasseur et qui s'estime trop heureux quand il a réussi à esquiver ses coups. »

Là-dessus, il y eut un silence, durant lequel chacun se plongea dans ses réflexions, puis Coucou désignant du geste la tour de charpente, interrogea. « Mes frères ne sont pas seulement de grands guerriers, ils savent aussi élever des collines de bois sur les collines de pierre. Jusqu'où prétendent-ils conduire celle qu'ils édifient? » L'Indien médita cinq longues minutes puis il répliqua : « Que mon frère m'écoute, je vais lui

apprendre ce qu'il ignore. » Ce n'était qu'à moitié vrai, car du long récit du chef, Coucou connaissait déjà une partie, celle qui avait trait à la descente de Carbougnat et de son ballon sur le territoire des Cheyennes, et à la démarche des Fils-de-la-Lune pour rentrer en possession de l'envoyé de « leur mère » qui, par erreur, était allé atterrir sur un sol autre que le leur ; nous avons rapporté tout cela en son temps. Mais la suite n'était pas moins intéressante. Au lieu de s'entr'égorger comme le Parisien l'avait craint, les deux tribus, sur les conseils d'un vieux chef cheyenne très renommé pour sa sagesse, Alkerwoock, avaient conclu un traité, aux termes duquel elles mettaient, si l'on peut dire, en commun, l'ambassadeur qui leur était venu de l'astre des nuits, c'est-à-dire que les membres des deux tribus seraient indistinctement admis à lui faire leurs dévotions et à jouir de ses faveurs, mais les inventions d'Alkerwoock ne s'étaient pas arrêtées là.

« Mes frères, avait-il dit en substance aux Cheyennes et aux Fils-de-la-Lune, savent combien la situation des hommes rouges est devenue précaire depuis que les Visages-Pâles se sont installés chez eux. Pourquoi, puisqu'ils ont parmi eux un

habitant d'un autre monde, certainement chéri du Grand-Esprit, puisqu'il est le seul qui ait jamais quitté le céleste séjour pour venir sur la Terre, pourquoi ne cherchent-ils pas à obtenir de lui qu'il leur indique le moyen de quitter leur pays où ils ne sont plus chez eux, pour aller demeurer dans la lune? Là, du moins, ils seront libres, ils trouveront un sol sans doute peu habité, où le gibier ne peut manquer d'abonder, ils y seront tout près du Grand-Esprit à qui leurs prières parviendront ainsi plus facilement, ils y construiront des villages et y vivront heureux. »

L'assemblée des Cheyennes et des Fils-de-la-Lune avait vivement goûté ce judicieux conseil, et une députation de chefs était allée se prosterner aux pieds du dieu descendu des cieux — dans l'espèce notre brave et infortuné Carbougnat, — pour lui soumettre humblement la requête de ses fidèles. Comme il parlait peu la langue de ceux-ci, on avait eu quelque peine à s'entendre ; on y était parvenu pourtant, mais le dieu s'était montré récalcitrant, déclarant que ce qu'on lui demandait là excédait sa puissance. Après maints pourparlers, les fidèles susdits avaient fini par se fâcher et poser à leur divinité l'ultimatum suivant : ou bien il

exaucerait le vœu des Indiens, ou bien on le laisserait sans boire ni manger jusqu'à ce qu'il le réalisât ; et si cela ne suffisait pas, on l'attacherait proprement à un poteau et on lui donnerait des coups de fouet jusqu'à ce qu'il se décidât à retourner dans la lune et à y emmener avec lui les deux tribus...

Durant ce récit, Coucou avait eu beaucoup de peine à se tenir de rire. « Merci, songeait-il, c'est un fichu métier que celui de dieu chez ces cocos-là. Comment diable ce malheureux papa Carbougnat s'est-il tiré de là ? » Très simplement : comme il persistait à affirmer qu'il ne fallait rien espérer de lui, on l'avait mis à la diète et au bout du troisième jour, il s'était déclaré prêt à en passer par les volontés de ses adorateurs. Le moyen qu'il comptait employer pour les satisfaire était du reste des plus simples ; il suffisait de monter au sommet d'une montagne élevée, d'y éléver une immense tour ; et si le lieu d'érection de celle-ci avait été judicieusement choisi, quand la tour serait assez haute, sa partie supérieure heurterait la lune, il serait dès lors très facile d'arrêter celle-ci dans sa course tout le temps nécessaire pour que les tribus pussent passer d'une planète sur l'autre.

« Et allez donc ! compléta mentale-

ment Coucou. Pas plus malin que ça ! La recette est propre, pratique, commode, et à la portée de toutes les bourses. Approchez-vous, mesdames et messieurs, on ne la vend pas, on la donne...

Une délégation de Fils-de-la-Lune et de Cheyennes s'était alors mise à la recherche de la montagne convenable et le dieu avait désigné celle au faîte de laquelle s'élevait déjà l'imposant édifice dont il avait lui-même tracé le plan.

« Mais, interrogea Coucou, mes frères ont donc amené avec eux ce vénérable envoyé de la lune ? Il est ici dans leur camp ? — Mon frère l'a dit, il est ici, dans un temple que nous lui avons construit. Mon frère veut-il le voir ? »

## XIV

### Qu'est devenu Vanderchop ?

Tandis que le chef indien parlait, l'esprit de Coucou travaillait fiévreusement. Le rusé gamin se rendait bien compte que le moment serait mal choisi pour essayer de délivrer Carbougnat, car ce serait là une tâche qui ne pouvait manquer de demander plusieurs jours, qu'il n'avait pas le droit de lui consacrer. Du

moins lui était-il loisible de profiter de l'occasion qui s'offrait d'entrer en relations avec l'aéronaute : toute la question était d'atteindre ce but sans éveiller la méfiance des sauvages. Il réfléchit un bon moment à la proposition qui lui était faite et répondit enfin : « Mes frères comprennent-ils la langue que parle le dieu ? — Non. C'est sans doute celle dont se servent nos ancêtres lorsqu'ils sont partis pour leurs territoires de chasse. — Et le dieu comprend-il la leur ? — Très peu. — Que mes frères m'écoutent : connaissent-ils l'histoire des Cœurs-de-Feu ? Savent-ils que les Cœurs-de-Feu, autrefois, avaient la peau blanche, comme le dieu lui-même ? — Tous les hommes, répliqua gravement le chef, avaient autrefois la peau blanche, mais certains d'entre eux offensèrent un jour le Grand-Esprit, voici des milliers de soleils, et le Grand-Esprit pour les punir donna aux uns la peau rouge, à d'autres plus coupables encore, la peau noire ; mais après leur mort, les hommes rouges et les hommes noirs reprennent la couleur blanche, parce que le Grand-Esprit estime qu'ils ont suffisamment expié pendant leur séjour sur la terre les crimes de leurs pères. C'est pourquoi le dieu, qui n'est sans doute qu'un illustre guerrier rouge trépassé il y a bien long-

temps, a la peau blanche. — Mon frère parle mieux que le grand-prêtre de sa tribu, mais qu'il m'explique alors pourquoi il ne comprend pas le langage du dieu, puisque celui-ci fut jadis un guerrier rouge comme lui? »

A cette « colle », le chef demeura coi ; triomphant, Coucou reprit : « Je vais donc l'expliquer à mon frère : c'est que le Grand-Esprit, dans sa sagesse, n'a pas voulu que les morts puissent correspondre avec les vivants ; et il ne l'a pas voulu, parce qu'il a craint qu'au récit des félicités qui sont le lot des guerriers morts au combat, tous les hommes s'entre-tucent pour en jouir plus tôt. Cependant, comme il voulait que quelques-uns d'entre eux connussent cette langue parlée par les heureux habitants des territoires de chasse, il a conféré à quelques-uns d'entre eux l'enviable pouvoir de comprendre le langage des morts. Bill-Bull, sachem des Cœurs-de-Feu, est de ceux-là, et moi, son fils adoptif, je compte également parmi eux. — Le chef des Bonnets-Noirs, s'écria l'Indien avec émotion, veut-il dire qu'il saurait se faire comprendre du dieu? — Exactement. J'ai dit. »

Un murmure d'incrédulité courut dans le cercle, et des sourcils se froncèrent à

cette audacieuse affirmation ; des soupçons naissaient peut-être : qui sait si ce n'était pas là un stratagème pour s'emparer du dieu et gagner la lune avec lui au détriment des pauvres Cheyennes et Fils-de-la-Lune ? Il y eut entre les principaux de ceux-ci un colloque à voix basse, puis celui qui avait déjà parlé reprit d'un ton sec : « Mon frère est jeune, et sa langue est agile. Nous n'avons besoin de personne pour converser avec le dieu. — Bande de brutes, songea Coucou, ils se gardent à carreau, ils se méfient ! Mais je le leur chiperai tout de même, mon père Carbougnat... »

« Ce que j'en disais, fit-il tout haut, c'était pour être agréable à mes frères. Puisqu'ils ne veulent pas de mon concours, je n'insiste pas, le dieu est à eux, et bien à eux. » Cette concession ramena le calme dans l'assistance, et les calumets étant terminés, on se leva ; mais il fut dès lors évident que les Coeurs-de-Feu étaient surveillés ; inutile de rien tenter. D'ailleurs, Coucou eut beau chercher, il ne trouva pas trace du temple en question. Carbougnat était bien gardé et bien caché.

Le gamin, après que le camp eut été établi, eut une longue conversation avec Arroonah, qu'il chargea de s'informer discrètement, en conversant avec les

Indiens des deux tribus, de recueillir des informations sur le sort de l'infortuné capitaine, puis à tout hasard, pour passer le temps, il exposa à Vanderchop la situation de celui-ci, pensant que, peut-être, le Belge aurait une idée. Mais son auditeur l'écoutait à peine, il était agité et nerveux. « Qu'est-ce que vous avez donc à vous démancher comme ça? finit par lui demander Coucou impatienté. Vous avez des puces? — Ces sauvages ne me disent rien de bon, avoua le naturaliste ; si vous aviez vu, grand chef, comme ils me regardaient tous... Je suis très inquiet. » Le Parisien avait bien fait une remarque de ce genre, sans du reste y attacher d'importance. Mais, comme pour donner raison à son interlocuteur, à ce moment, une demi-douzaine de Cheyennes parurent à l'entrée de la cabane de branchages que les Bonnets-Noirs avaient édifiée pour leur sachem. Ils s'assirent en cercle, sans mot dire, et ce mirent à fumer. « Que désirent mes frères? interrogea Coucou quand il estima que cet exercice avait assez duré. — Le Bonnet-Noir, exposa un des Cheyennes, nous a dit qu'il faisait la guerre aux blancs ; pourquoi a-t-il parmi ses guerriers, un blanc qu'il traite comme un frère? — Les Bonnets-Noirs, répliqua vivement Coucou, sont des hommes et

non pas des enfants dont chaque pas ait besoin d'être guidé. — Depuis combien de temps, objecta l'Indien, leur sachem a-t-il subi les épreuves des guerriers pour se dire un homme? »

Le Parisien fronça les sourcils. « Décidément, songea-t-il, les affaires auraient une tendance à se gâter que ça ne m'étonnerait pas autrement. Qu'est-ce que cette courge de Peau-de-brique a bien pu se fourrer dans sa cervelle obtuse? Que je voulais lui souffler son descendu-de-la-lune? Voilà ce que c'est, mon vieux sachem, que d'avoir la langue trop longue. En tout cas, il ne faut pas que ce vieil imbécile s'imagine qu'il va me mener par le bout du nez... Cheyenne, dit-il à haute voix d'un ton ferme, que le sachem des Bonnets-Noirs ait subi les épreuves des guerriers depuis une lune ou depuis vingt soleils, qu'importe? Il est des guerriers aux membres robustes qui ne valent pas de faibles enfants... Demandez, continua-t-il orgueilleusement en désignant ses Cœurs-de-Feu accroupis autour de la cabane, demandez à ceux-là comment avec soixante guerriers à peine, leur sachem s'est emparé du village que les blancs appellent San-Pedro défendu par plusieurs centaines des leurs, comment il l'a incendié, comment il a détruit la pou-

dre que les blancs avaient apportée de loin sur des chariots ! Demandez-leur s'ils l'ont vu trembler une fois, leur sachem, tandis que les ennemis hurlaient, que les balles sifflaient, que les blessés chantaient la lugubre chanson de la mort ! Demandez-leur comment il a su les faire triompher, bien qu'ils luttassent un contre dix ! Les cheveux de mon frère commencent à grisonner ; n'a-t-il pas été témoin jadis des exploits des Bonnets-Noirs d'antan ? Eh bien ! les Bonnets-Noirs d'aujourd'hui sont les fils de ceux d'autrefois ! Arroouaba ! Malheur à qui se place en travers de la route des Bonnets-Noirs ! » Et ce disant, le gamin saisit sa lance à fer barbelé appuyée dans un angle de la cabane, et la brandit d'un air belliqueux et menaçant.

Quoiqu'ils s'efforçassent à l'impassibilité, les Cheyennes n'en étaient pas moins visiblement impressionnés, et leur chef jugea bon de ne pas trop insister. « Mon frère le sachem, dit-il, est libre d'accueillir parmi lui des blancs, s'il lui plaît ; ce que Sastowec disait, c'était pour le mettre en garde contre leurs embûches. — Bien, approuva le gamin. Mais tous les blancs ne sont pas mauvais : votre dieu, lui aussi, a la peau blanche. — Notre dieu est un dieu. — Gourde, va, ronchonna

tout bas Coucou, j't'écoute que c'est un dieu, et comment !... Mais, reprit-il, mon frère ne m'a toujours pas dit ce qu'il désirait. — Sastowec a parlé, ceux qui ne veulent pas l'entendre, plaise au Grand-Esprit qu'ils n'aient pas à s'en repentir. Il se leva dignement et s'en fut suivi de ses acolytes.

« Toi, mon vieux, murmura le Parisien songeur, tu as sûrement une idée de derrière la tête, que tu n'as pas voulu dire parce que je t'ai fichu la frousse ». N'empêche qu'il va falloir veiller. J'ai fait une bêtise en venant m'établir à côté de ces idiots, mais qui aurait pu s'en douter?... Il appela Arroonah et le Héron et leur prescrivit de poser discrètement des sentinelles chargées de surveiller attentivement les mouvements des sauvages, puis il ordonna à ses hommes d'avoir toujours leurs armes à portée de leur main. Mais la nuit vint sans que nul incident se fût produit.

Au moment où, après une rapide inspection des alentours, il allait s'allonger sous sa cabane, Coucou, à la lueur des étoiles, jeta un regard autour de lui, cherchant des yeux le brave Vanderchop, il ne l'aperçut pas ; il appela Arroonah. Arroonah ne répondit pas, et un Cœur-de-Feu déclara qu'après être revenu au

camp pendant quelques instants (on se rappelle que Coucou l'avait chargé de recueillir des informations), il était reparti peu auparavant. Quant au Belge, on l'avait vu fort occupé à recueillir des plantes et des fleurs ; il avait franchi la ligne des sentinelles, et s'était enfoncé dans le bois : nul ne l'avait plus revu.

La colère gagnait le Parisien : encore une anicroche ! Aussi, quelle idée de s'embarrasser de ce savant dont la place eût été mieux marquée certes, dans une chaire d'une école qu'au milieu de la Prairie !

Néanmoins, il mobilisa quatre de ses hommes avec mission de le rechercher, mais après une demi-heure d'investigations, ils revinrent bredouille. « C'est ma faute, grogna Coucou, j'aurais dû le consigner au camp... On ne pense pas à tout, et du diable si je m'imaginais que, pour le simple plaisir de cueillir de l'herbe, il allait, lui qui a peur de tout, s'offrir une balade en pleine nuit. »

Comme il achevait, Arroonah parut, et à la mine de son fidèle compagnon, le gamin pressentit qu'il y avait du nouveau.

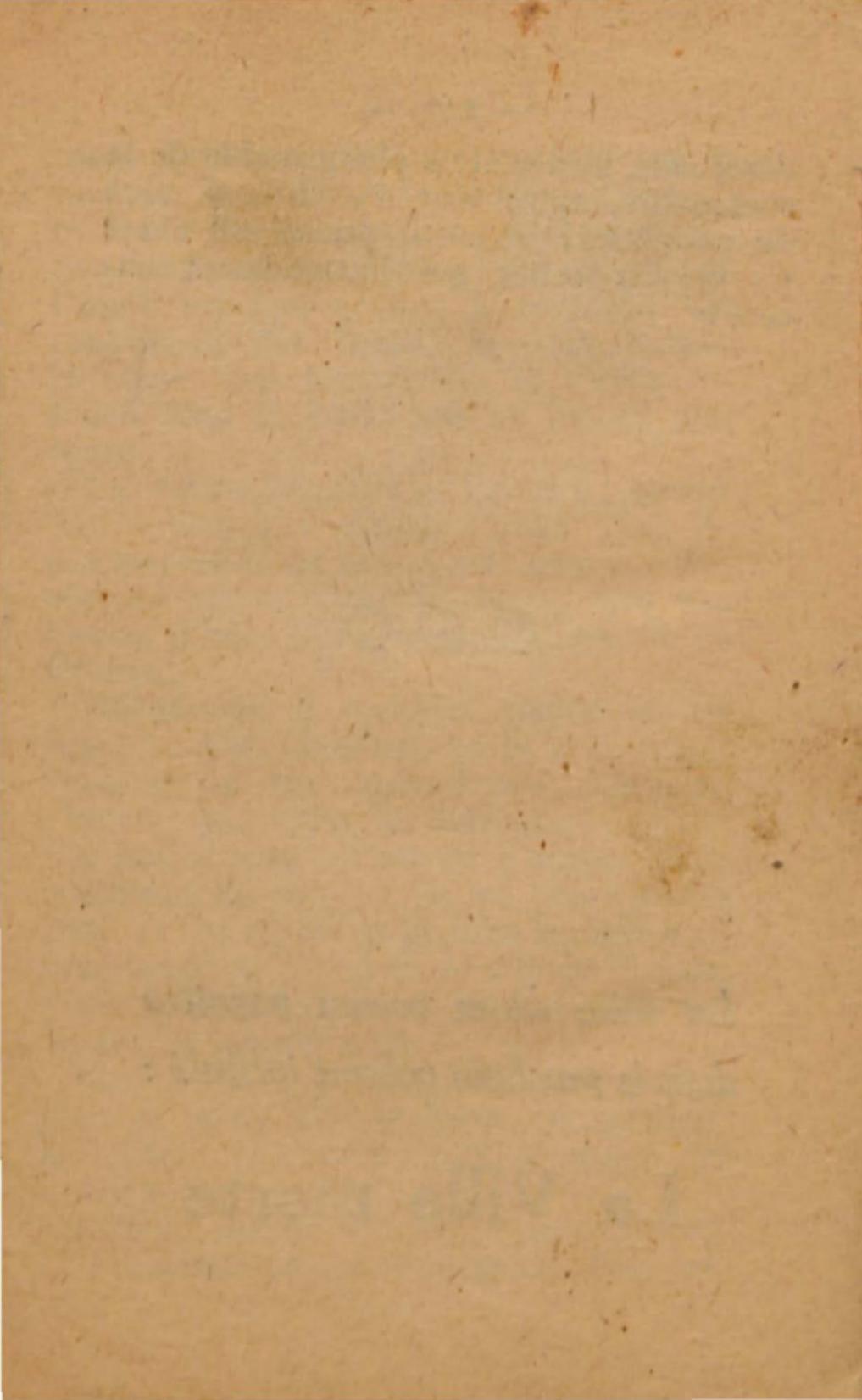
Coucou eut un sourire en contemplant l'air soucieux de son compagnon. Pour lui,

désormais, rien n'était plus capable de le surprendre, après tant d'aventures, tant de péripéties : qu'eût-il pensé, s'il avait pu prévoir celles qui l'attendaient encore !



*La suite de ce roman paraîtra  
dans le prochain volume intitulé :*

**La Ville morte**





GASTON CHOQUE

LES AVENTURES DE COUCOU

GAMIN DE PARIS

Au Pays du scalp

Le volume : 20 centimes



TITRE DES VOLUMES PARUS :

1. Les Martyrs du Texas.
2. La Revanche des Opprimés.
3. Le Trésor des Toltèques.
4. Dans le repaire du Tigre.
5. La Statue de la Caverne.

Envoy franco de chaque volume contre 25 centimes  
en timbres-poste, adressés à M. gnonne-Biblio-  
thèque, 3, rue de Rrocroy, Paris (X<sup>e</sup>.)

CORBEIL. — IMP. CRÉTÉ.